

## Introduction

Lorsque Emile Zola rencontre, en 1888, le jeune compositeur Alfred Bruneau, il n'imaginait pas à quel point sa vie et son œuvre en seraient modifiées. L'aventure musicale qui débute par la création du *Rêve* à l'Opéra-Comique, en 1891, ne cessera de prendre de l'ampleur et l'écrivain s'investira totalement dans la création lyrique dès 1893. C'est donc cinq opéras (*Le Rêve*, *L'Attaque du moulin*, *Messidor*, *L'Ouragan*, *L'Enfant roi*) et un drame en un acte (*Lazare*), ainsi que des livrets jamais mis en musique (*Violaine la Chevelue*, *Sylvanire ou Paris en amour*), que laisse Zola lorsqu'il décède en septembre 1902. En parallèle à cette collaboration musicale, c'est également une amitié à toute épreuve qui est née et qui a rapproché les deux hommes, semblables tant par leur physique que par leur caractère. A deux ils partagent les succès et les échecs de leurs opéras, les séances de travail et les moments de détente à Médan mais aussi la tourmente de l'affaire Dreyfus qui rapproche définitivement les deux amis.

Cette amitié a également permis de réunir Alexandrine Zola et Philippine Bruneau, comme en témoigne cette correspondance inédite constituée d'une centaine de lettres écrites entre 1890 et 1920. Ces lettres nous permettent de revivre toutes ces années où le musicien et l'écrivain ont combattu côte à côte pour imposer un nouveau style musical ou défendre l'honneur d'un homme, le capitaine Dreyfus. Lorsqu'elle écrit, Alexandrine ne manque jamais de livrer ses sentiments sur le monde qui l'entoure, sur les souffrances qu'elle connaît lorsqu'elle découvre le foyer illégitime de son mari ou lorsque celui-ci est exilé en Angleterre. C'est une femme blessée mais courageuse qui se révèle dans cette correspondance, toujours aux côtés de son mari quelle que soit la tempête qui souffle sur leur relation.

Nous découvrons également la personnalité discrète de Philippine Bruneau (1864-1947) qui joua un rôle déterminant dans la vie d'Alfred Bruneau. Toujours, elle l'a soutenu dans sa vie âpre de musicien, l'encourageant à continuer sa tâche dans les moments de détresse, notamment après la mort de Zola. Ce courage face à cette vie difficile qu'ils mènent (l'argent qui rentre irrégulièrement, une blessure au genou qui immobilise Philippine pendant plusieurs années) est similaire à celui dont fait preuve Alexandrine Zola et c'est certainement cela qui rapproche tant les deux épouses.

Il fallait donc livrer cette correspondance afin d'évoquer les dernières années de Zola, l'amitié grandissante qu'Emile et Alexandrine Zola éprouvèrent pour Alfred Bruneau et sa famille (plusieurs lettres sont adressées à Suzanne Bruneau), occasion unique d'évoquer la personnalité originale d'un musicien trop souvent négligé.

Cette correspondance a été obligeamment mise à notre disposition par Mme Lise Puaux-Bruneau, petite-fille d'Alfred Bruneau, et nous en livrons ici une première partie (trente lettres) allant de 1890 à 1904.

## Correspondance d'Alexandrine Zola à la famille Bruneau

### 1. Médan, 15 septembre 1890

Chère Madame et amie,

Vous nous feriez infiniment plaisir, si vous veniez passer deux ou trois jours près de nous, pendant que le temps est encore assez beau. Par exemple samedi 20, dimanche 21, et lundi 22. Cela vous irait-il comme date<sup>1</sup> ? Les répétitions du « Rêve » ne sont pas commencées, et votre mari est libre je suppose<sup>2</sup>.

Vous pourriez prendre samedi le train de 2 heures, et mon mari irait vous attendre à Villennes avec une voiture.

Est-ce convenu ? Un oui, simplement, et à bientôt dans ce cas.

En attendant, vives amitiés du ménage.

Alexandrine Zola

double carte 16,5x13,5.

---

<sup>1</sup> Les Zola s'installèrent à Médan le 6 mai pour n'en repartir que le 16 octobre. Ils reçurent les Laborde, les Charpentier et les Bruneau.

<sup>2</sup> Le *Rêve*, d'après le roman de Zola, sur un livret de Louis Gallet et mis en musique par Alfred Bruneau, avait été reçu par Verdhurt au théâtre de l'Eden. Mais le théâtre ferme très vite ses portes et le drame lyrique est confié à l'Opéra-Comique qui le créa le 18 juin 1891.

## 2. Lourdes, 26 août 1892

Ma chère amie,

Il y a un siècle que je veux vous écrire, et les événements se sont tellement précipités depuis que vous nous avez quittés que je finis par ne plus m'y reconnaître moi-même.

Enfin, voici. Nous sommes partis de Médan pour aller au Havre. Puis, de là, nous nous sommes rendus à Honfleur, à Villerville, à Trouville ; et dans cet endroit, nous avons songé à vous, qui veniez y faire vos petites provisions. Nous avons suivi des yeux le chemin que vous deviez prendre pour venir de Bénerville<sup>1</sup>. Et nous disions, aussi, que vous êtes très gentils et très bons tous les deux. Je regrette bien vivement, soyez en sûre, ma chère amie, les vilaines heures que je vous ai fait passer près de nous. Cela aurait été si agréable, si je n'avais pas été malade, en dehors de toute ma volonté<sup>2</sup>.

Enfin, après Trouville, nous sommes allés à Fécamp, voir ma bonne Amélie<sup>3</sup>, qui m'a secoué [sic] un peu. Je commence à reprendre pied, et j'espère, pour mes amis, être assez forte, de façon à continuer d'aller de mieux en mieux.

Nous sommes à Lourdes depuis le 19<sup>4</sup>. Et je vous assure que mon mari n'a pas perdu son temps. Nous avons assisté à l'arrivée des trains du pèlerinage national. C'était épouvantable, la descente des malades. Certains hurlaient de douleur, et il faut avoir un bien grand désir de vivre pour consentir à faire un si long et si pénible voyage. Malgré soi, l'on est pris d'une angoisse qui vous serre la gorge, et l'on reste étourdi de voir des gens avec des maladies effroyables, qui devraient demander la mort de toutes leurs forces, et qui viennent là avec la volonté de vivre. Les malheureux s'en retournent comme ils sont venus, aussi malades, mais certains que le miracle se fera plus tard. Et il y en a qui reviennent ainsi depuis des années.

N'importe, Emile croule de fatigue. Mais il est très content de tout ce qu'il apprend ici. Et vous verrez quel merveilleux livre il fera avec ce sujet<sup>5</sup>.

Malgré son emballement, mon cher mari pense à « l'Attaque du Moulin ». Il a été étonné d'apprendre par les journaux que Gallet avait livré « Thaïs » lorsque lui n'a pas encore le quatrième acte de « l'Attaque du Moulin »<sup>6</sup>.

Si vous voulez bien m'écrire, adressez-moi vos lettres à Médan. Le facteur reçoit des ordres de temps à autre, de façon à nous faire parvenir ce qu'il a reçu.

J'espère que vous vous portez tous bien, que ma petite Suzanne est bien sage.

Je vous embrasse de tout mon cœur tous les trois.

Alexandrine Zola

double papier bleu, 12,2x16,5.

---

<sup>1</sup> Les Zola effectuèrent un périple en Normandie du 7 au 15 août avant de se rendre à Lourdes : « Nous nous sommes brusquement décidés à faire un petit voyage, pour distraire un peu ma femme, que vous avez vue si souffrante. Elle va aujourd'hui beaucoup mieux. », *Corr. VII*, lettre n° 298 à Alfred Bruneau, p. 312.

Les Bruneau avaient pour habitude de louer un petit chalet à Bénerville

<sup>2</sup> Les Bruneau arrivèrent à Médan le dimanche 30 juillet et restèrent jusqu'au mardi 1<sup>er</sup> août. Le compositeur devait faire écouter le deuxième acte de *l'Attaque du Moulin*.

<sup>3</sup> Amélie Laborde, cousine d'Alexandrine Zola.

<sup>4</sup> Les Zola réalisent un second voyage à Lourdes afin de permettre à l'écrivain de prendre des notes en perspective de son nouveau roman, *Lourdes*.

<sup>5</sup> La rédaction du roman débute le 5 octobre 1893 pour s'achever le 21 juin 1894. Le volume paraît chez Charpentier le 25 juillet 1894.

<sup>6</sup> A cette même époque, Zola suit avec attention la rédaction du livret que Louis Gallet tire de sa nouvelle parue dans les *Soirées de Médan*. Gallet montre peu d'empressement à écrire ce livret qui sera rigoureusement corrigé par l'écrivain. Louis Gallet était également le librettiste de Jules Massenet pour qui il venait d'écrire *Thaïs* et qui deviendra un succès de l'Opéra grâce à la soprano Sibyl Sanderson.

### 3. Vendredi 2 décembre 1892

Ma chère amie, pensez-vous être libres jeudi prochain 8 courant ? Nous aurons quelques amis à dîner, et vous seriez bien aimables d'être des nôtres. Mais, comme nous serons un peu nombreux, Emile croit qu'il vaut mieux ne pas faire entendre « l'Attaque du Moulin ». Surtout avant Carvalho. Nous remettons donc l'audition à un prochain dîner<sup>1</sup>.

Je vous rappelle qu'au dessert nous aurons les fameux petits fours gagnés par l'ami Thyébaud<sup>2</sup>.

Nous comptons sur vous, n'est-ce pas ?

Tendres caresses à Suzanne, et bien affectueusement à vous deux.

Alexandrine Zola

double papier bleu, 12,2x16,5.

---

<sup>1</sup> L'audition de l'*Attaque du moulin* destinée à Léon Carvalho, directeur de l'Opéra-Comique, était prévue le 13 novembre 1892. Par cette lettre, il semble que cette audition n'ait pas eu lieu et qu'elle ait été reportée. Zola et Bruneau prendront l'habitude de ces soirées afin de faire entendre la partition du musicien.

<sup>2</sup> Gabriel Thyébaud (1854-1922), Docteur en droit, il poursuit une carrière dans l'administration. Ses compétences juridiques l'amènent à conseiller Zola dans la rédaction de ses romans pour ce qui concerne les questions juridiques. Il devient rapidement un ami proche de l'écrivain puis du musicien Alfred Bruneau.

#### 4. Médan, 31 août 1893

Vous devez joliment me traiter de paresseuse, ma chère amie, mais j'ai pour excuse un gros rhume qui m'a encore fortement déséquilibrée. Enfin me voici un peu mieux et je m'empresse de donner signe de vie à mes amies. J'avoue que mon plus gros remords était vis-à-vis de vous.

Votre dernière lettre m'a fait d'autant plus plaisir, car vous me dites que vous ne souffrez pas. Comme c'est déjà bon de ne pas souffrir, cela doit renforcer votre courage et votre patience pour arriver bientôt à un bon résultat<sup>1</sup> !

Oui, ma chère amie, je vais suivre votre conseil en tâchant d'être gaie. Mais malgré ma bonne volonté, y arriverai-je ? Quand on a votre âge, les orages passent, ce n'est qu'un peu de noir. Mais au mien, voyez-vous, c'est beaucoup plus grave ; les orages lorsqu'ils sont violents emportent tout, car l'on a perdu la jeunesse qui est la force pour tout supporter. Pourtant je comprends que pour ses amis il n'est pas gentil de leur faire voir toujours un visage larmoyant et d'ailleurs les larmes ne soulagent qu'un peu les nerfs, mais n'attendrissent personne<sup>2</sup>.

Nous avons fait trois promenades en voiture, ces temps derniers, Aujourd'hui, j'ai essayé d'une promenade à pied qui ne m'a pas trop fatiguée. Mon mari a chanté tout le temps, comme s'il avait vingt ans. En rentrant, il a fait de la bicyclette et il est gai comme un pinson<sup>3</sup>.

Nous n'avons plus qu'une quinzaine de jours à rester ici, puisque nous devons être à Londres le vingt<sup>4</sup>. Il nous faudra un peu de temps à Paris pour différentes courses, puis pour quelques achats. Vous ne serez pas encore rentrée, je suppose, vous ne reviendrez sans doute pas avant octobre, surtout si le temps est favorable, et si monsieur Bruneau n'a pas besoin de venir pour l'« Attaque du Moulin ». La réouverture de l'Opéra-Comique a lieu demain, mais il n'a pas encore été question dans les journaux des répétitions qui pourraient hâter votre retour<sup>5</sup>.

Ma cousine est dans la joie de son séjour à Roscoff, et les enfants s'amusez tant qu'ils peuvent.

J'ai reçu des nouvelles de madame Charpentier ces jours derniers. Ils se trouvent très bien à Beg-Meil, et pour que nous nous consolions de ne pas y être allés, elle me dit que leur Hôtel est plein d'enfants, de jeunes filles, qui font beaucoup de bruit, et qu'il est impossible de s'isoler, que l'on vit absolument les uns sur les autres. En effet, en dehors de la société de nos amis qui nous aurait été fort agréable, nous avons été plus tranquilles à Médan.

Toutes sortes de gentilles caresses à Suzanne, deux bons baisers pour vous et une grosse poignée de main à votre mari.

Alexandrine Zola

double papier + un feuillet simple bordés de noir, 9,5x15,5, avec enveloppe bordée de noir, à Madame Alfred Bruneau, villa Thérèse au Val-André par Pléneuf, Côtes-du-Nord.

---

<sup>1</sup> Alexandrine Zola fait ici allusion à l'accident qui survint à Philippine Bruneau quelques temps plus tôt. En voulant retenir sa fille Suzanne dans un escalier, elle tomba violemment sur un genou. Un temps, l'amputation fut envisagée avant que le docteur Tillaux ne la soigne et ne lui permette de remarcher, en 1897. Ainsi, pendant quatre années, Philippine ne put marcher qu'avec difficulté et n'eut pas la possibilité de suivre son mari dans ses divers déplacements.

<sup>2</sup> Alexandrine est dans une période de dépression consécutive à la découverte de la liaison de son mari avec Jeanne Rozerot et de l'existence des deux enfants, Denise et Jacques.

<sup>3</sup> Zola s'était initié à la bicyclette afin de pouvoir rendre visite à Jeanne et aux enfants en villégiature à Vernouillet, à quelques kilomètres de Médan.

<sup>4</sup> Emile Zola est attendu à Londres dans le cadre du congrès du Royal Institute of Journalists. L'accueil qui lui sera réservé est digne d'un chef d'état. Le voyage sera l'occasion de nombreuses rencontres dans les milieux artistique, journalistique et politique anglais.

<sup>5</sup> L'*Attaque du moulin* est créé à l'Opéra-Comique le 23 novembre 1893. Les répétitions commenceront dans le courant du mois de septembre. L'idée de Carvalho était de donner la première lors de la visite de l'escadre russe à Paris. Le projet se révéla rapidement irréalisable.

## 5. Londres, 24 septembre 1893

Ma chère amie,

Je ne veux pas être si longtemps sans vous donner signe de vie, et bien que nous soyons toujours en l'air cela ne m'empêche pas de penser à vous<sup>1</sup>. Puis vous savez qu'ici nous avons rencontré Sir Augustus Harris<sup>2</sup> et naturellement il a été question de M. Bruneau à cause du « Rêve ». Demain, le dit Sir Augustus Harris donne après le spectacle un grand gala au sujet du Congrès, et Emile va lui parler de « l'Attaque du Moulin<sup>3</sup> ». Nous avons vu en quittant Paris que l'affaire de Mme Leblanc était arrangée, donc tout va bien maintenant et votre mari va pouvoir, sans ennui, suivre ses répétitions<sup>4</sup>.

Je suis trop pressée pour vous raconter de la façon royale dont mon mari est fêté ici. C'est extraordinaire. Les italiens qui sont d'habitude très emballés sont tièdes à côté de ces anglais. Moi aussi je suis de toutes les fêtes, ce qui vous explique le peu de temps que j'ai pour vous écrire les détails de nos journées<sup>5</sup>.

A bientôt, chère amie, je vous embrasse bien fort ainsi que Suzanne, et croyez nous bien affectueusement à vous.

Al. Zola

double papier bordé de noir, 10x15,5 + enveloppe bordée de noir, à Madame Bruneau, 11 bis, rue Viète, Paris, France.

---

<sup>1</sup> Les Zola sont arrivés à Londres le 20 septembre.

<sup>2</sup> Augustus Harris est le directeur de Covent-Garden. Il avait monté, en 1891, le *Rêve* qui connut un grand succès à Londres et dont les répétitions furent supervisées par Bruneau, Harris s'étant rapidement montré inefficace.

<sup>3</sup> *L'Attaque du moulin* sera créé à Covent-Garden le 4 juillet 1894.

<sup>4</sup> Georgette Leblanc (1869-1973) est l'égérie de Maeterlinck. Elle avait été contactée pour jouer le rôle de Françoise. Mais son engagement était remis en question

<sup>5</sup> Le couple partage son temps entre diverses réceptions officielles (au Lincoln's Inn Hall ou au Guild Hall) et invitations à l'Atheneum par le baron d'Estournelles, chargé d'affaires à l'ambassade de France, au Travellers' Club ou au Libéral Club.

## 6. 5 novembre 1894

Ma chère amie,

Je suis comme Pimpin<sup>1</sup>, je commence à tirer la langue, tant je suis fatiguée. Mais tout ce que nous voyons est si intéressant que je vais tout de même. Le pis est que cette fatigue ira en croissant, les invitations commençant à arriver<sup>2</sup>. Mon mari, pour les accepter, attendant une réponse du pape [sic]. Il se doute bien aujourd'hui qu'il ne sera pas reçu, mais pourtant rien n'est encore décidé. C'est dans quelques jours seulement qu'il aura une réponse définitive<sup>3</sup>.

Nous avons dîné hier à l'Ambassade de France, près le Saint-Siège chez M. de Béhaine, cousin de Goncourt<sup>4</sup>.

C'est un homme fort aimable. J'ai regretté de ne pas faire la connaissance de sa femme qui est en France pour question de santé.

Jusqu'à présent, je ne suis pas restée une heure seule. Je suis de toutes les visites. On me comble de fleurs. Le journal la Tribuna, qui publie les traductions des romans de mon mari, m'envoie un bouquet chaque matin<sup>5</sup>.

Nous sommes allés cette après-midi à la Villa Médicis, où parmi les pensionnaires, nous avons vu un musicien, ami de votre mari<sup>6</sup>. C'est Hébert, avec qui nous avons dîné hier à l'Ambassade, qui a voulu, comme ancien directeur de l'Académie, nous faire les honneurs de la Villa<sup>7</sup>. Les pensionnaires sont assez bien installés, dans une des villas les plus belles de Rome. Ils devraient tous avoir du génie. En attendant, ils ont été fort aimables en nous offrant un thé, des gâteaux, sans compter un superbe bouquet pour moi. Pendant les deux heures que nous sommes restés à la Villa, j'ai eu une sensation délicieuse, celle de me retrouver avec des français.

Je commence à me retrouver un peu dans la ville qui est vaste, car tout ce que je voyais d'abord était un véritable tohu-bohu dans ma pauvre tête. D'ailleurs, je crois qu'après être rentrée à Paris, je verrai beaucoup plus clair qu'en ce moment, la fatigue se mêlant à mes admirations et à mes étonnements.

Quelle stupeur par exemple dans les thermes de Carcalla, où quatre vingt mille personnes pouvaient se baigner<sup>8</sup>. Presque tout dans la Rome antique est dans ces proportions.

---

<sup>1</sup> Hector Pimpin 1<sup>er</sup> de Coq-Hardi est un loulou de Poméranie que Zola affectionnait particulièrement. On le retrouve sur de nombreuses photographies prises par Zola. Il mourra lors de l'exil anglais de l'écrivain (voir lettre 9).

<sup>2</sup> Les Zola sont arrivés à Rome le 31 octobre. L'écrivain va parcourir la ville afin de se documenter pour l'écriture du second volume des *Trois villes : Rome*. Immédiatement, le couple est invité dans tous les milieux de la société romaine. Ils rencontrent l'ambassadeur de France, le président du Conseil, la comtesse Lovatello ou le prince Baldassare Odescalchi.

<sup>3</sup> Zola avait, en effet, sollicité une entrevue avec le pape qui lui sera refusée. Le Vatican avait mis son précédent roman, *Lourdes*, à l'Index.

<sup>4</sup> C'est à Lefebvre de Béhaine que Zola transmet sa demande d'audience particulière auprès du pape Léon XIII.

<sup>5</sup> La Tribuna est un journal libéral dirigé par Attilio Luzzatto, tirant à 100 000 exemplaires. Ses pages littéraires étaient très variées et accueillait des collaborateurs tels que D'Annunzio ou Pirandello. Il commença à publier Zola à partir de l'*Argent*.

<sup>6</sup> Il s'agit probablement du compositeur Henri Büsler qui était en résidence à la Villa Médicis depuis 1893.

<sup>7</sup> Ernest Hébert (1817-1880) obtint le prix de Rome de peinture en 1839. Résident de la Villa Médicis, il fait la connaissance de Charles Gounod qui avait obtenu ce prix la même année. Entre les deux hommes naquit alors une longue amitié. Hébert fut directeur de la Villa Médicis de 1885 à 1890.

<sup>8</sup> Les thermes de Caracalla pouvaient recevoir près de mille six cents personnes. On y ajouta progressivement des terrains de sport, des auditoriums pour la musique, des salles de conférences, des bibliothèques, des jardins, des fontaines, des portiques pour les promenades à l'abri de la pluie ou du soleil... Les thermes de Caracalla avaient, sur les côtés du portique, deux exèdres monumentales qui renfermaient chacune une palestre ; au fond,

Mais, ma chère amie, je m'aperçois que je m'attarde à vous parler de nous, moi qui vous écris surtout pour avoir de vos nouvelles. Comment êtes-vous ? Vous réjouissez-vous un peu à l'idée que Robin va bientôt vous faire lever<sup>1</sup> ? Car maintenant vous avez l'espérance de pouvoir reprendre prochainement vos occupations et votre vie active.

Bruneau doit être à Breslau en ce moment<sup>2</sup>. Lorsque vous lui écrirez, envoyez lui nos bonnes amitiés.

Mon mari m'appelle pour aller dîner et je me hâte pour vous embrasser ainsi que Suzanne. Affectueusement à vous de nous deux.

Alexandrine Zola

papier double + un feuillet simple, 13,5x21, à en-tête de « Rome, Grand Hôtel », un aigle entouré d'une couronne, soutenu de lauriers, tenant dans ses griffes un cartel « S.P.Q.R., Tous les chemins conduisent à Rome ».

---

une sorte de demi stade cachait les énormes citernes, d'une capacité de 80 000 m<sup>3</sup> d'eau, alimentées par un bras de l'aqueduc Marcia. De chaque côté du stade, les salles en abside étaient probablement d'anciennes bibliothèques.

<sup>1</sup> Suite à son accident, Philippine Bruneau devait rester immobilisée dans un appareil de plâtre posé par Isch Wall qu'elle garda durant six mois et qui ne guérit en rien son genou.

<sup>2</sup> Alfred Bruneau était à Breslau afin de monter l'*Attaque du moulin* qu'il avait déjà créé à Bruxelles et Londres.

**7. 14 décembre 1895,**

Mon cher Bruneau, nous recevons le coupon à l'instant, Loge des Premières, n°5<sup>1</sup>.

Voilà pour moi encore une bonne soirée passée au milieu d'amis, et je serai bien contente de vous avoir avec nous.

Mais, j'ai un peu de tristesse en songeant à Madame Bruneau qui va passer de nouveau sa soirée toute seule, la fin de sa réclusion arrivera bientôt, nous l'espérons et le souhaitons de tout notre cœur<sup>2</sup>.

Embrassez-là bien pour moi ainsi que Suzanne.

Affectueusement à vous

Alexandrine Zola

Télégramme adressé à Monsieur Bruneau, 11bis rue Viète.

---

<sup>1</sup> S'il s'agit d'une loge à l'Opéra-Comique, le programme de cette fin d'année était occupé par *Xavière* de Théodore Dubois et par la *Navarraise* de Jules Massenet.

<sup>2</sup> Voir lettres précédentes. Philippine Bruneau finira par guérir grâce aux bons soins du docteur Tillaux et lui promet son rétablissement pour la première de *Messidor* (19 février 1897) à laquelle elle se rendit en béquilles. A partir de 1903, Tillaux soignera également Jacques Emile-Zola qui souffrait d'une tuberculose osseuse.

**8. 25 janvier 1896**

Mon cher ami, le domestique partait à la poste au moment où arrive votre petit bleu. Je vous envoyais ma carte où je vous disais combien j'étais peinée, pas de manquer l'audition de la « Damnation de Faust »<sup>1</sup>, dont l'occasion devait se retrouver prochainement, mais de manquer les quelques heures passées avec vous qui étaient perdues. Me voici de nouveau joyeuse, puisque vous venez me prendre demain ; je serai prête à l'heure indiqués sans vous faire attendre une seconde.

Une bonne caresse à Suzanne, embrassez fortement votre chère femme et vous, mon cher ami, je vous serre les mains de tout cœur en vous remerciant pour le souci que je vous donne.

Alexandrine Zola

Carte, 12,8x7.

---

<sup>1</sup> Les Zola et les Bruneau avaient pris l'habitude de se rendre ensemble aux divers spectacles donnés dans les salles parisiennes. Ici, il s'agit de la *Damnation de Faust* d'Hector Berlioz, créé cinquante ans plus tôt (le 6 décembre 1846) à l'Opéra-Comique sous la direction du compositeur. Zola appréciait énormément la musique de Berlioz : « Je n'entends pas parler musique, je serais incompetent. Même, je veux me mettre à un point de vue tout particulier, n'étudier chez Berlioz que le génie si longtemps incompris, exaspéré par une lutte ardente de chaque jour, hué et sifflé en France, lorsqu'on l'acclamait à l'étranger, ne triomphant enfin que dans la mort, après avoir traîné pendant six années l'agonie de la chute suprême des *Troyens*. » (*Œuvres complètes*, Cercle du Livre Précieux, tome X, p. 1351.)

## 9. 24 septembre 1898

Ma chère amie,

J'aurais voulu répondre plus vite à votre aimable lettre, mais j'ai dû depuis sa réception organiser ma rentrée à Paris où je suis depuis mardi<sup>1</sup> et dans la plus grande tristesse, que vous comprendrez, lorsque vous saurez que notre pauvre Pimpin est tombé malade lundi, et qu'il est mort mardi après 33 heures de maladie. Une gastro-entérite, et avec complication d'une congestion des intestins. Et vous voyez combien en l'absence de mon pauvre mari, je suis dans la détresse, car il me faut lui faire ce chagrin de lui apprendre cette fin subite de notre cher toutou<sup>2</sup>. En deux lettres je viens de le préparer mais je ne lui ais pas avancé encore la vérité et je tremble d'aller trop vite, car il est aussi, lui, dans un état très grand de tristesse pour l'autre terrible affaire<sup>3</sup>.

Quelle malédiction pèse sur moi pour que je ne puisse pas voir un instant de calme dans ma terrible vie ?

Ce dont vous me parlez et qui devrait nous enchanter aussi que le sont nos amis, ne nous enchante pas, car que de difficultés, et que de temps avant le résultat final<sup>4</sup>.

Je fais vos commissions à qui de droit<sup>5</sup>, qui attend pour vous donner de ses nouvelles, que vous soyez de retour, et qui me charge pour vous trois de ses plus vives tendresses. J'y joins les miennes en vous embrassant très tendrement.

Alexandrine Zola

double feuille, 11x15,5, avec enveloppe à Madame Alfred Bruneau, Villa Marie-Claire, à Pornichet, Loire Inférieure.

---

<sup>1</sup> Le 18 juillet, Zola quitte Paris et gagne l'Angleterre après sa nouvelle condamnation aux assises de Versailles. Depuis le 27 août, il s'est installé à Addlestone. Pour sa part, Alexandrine venait de quitter Médan avec une tristesse qu'elle évoque dans une lettre du 19 septembre à son mari : « Je pars demain matin, et depuis deux jours, j'ai le cœur sens dessus dessous, de quitter cette maison où tu as si peu vécu cette année. Tout est en place, les bicyclettes sont enchaînées et rangées. Les malles sont fermées. Plus rien ne traîne, mais combien je suis triste. »

<sup>2</sup> Alexandrine finit par informer Zola de la mort de Pimpin dans une lettre du 26 septembre. Le coup est rude pour lui qui est si loin de ceux qu'il aime et il exprime toute sa tristesse dans une lettre à Alexandrine du 28 septembre : « Je le vois sans cesse autour de moi. [...] Il a vécu neuf ans avec moi, contre moi. [...] Je souffre d'autant plus que personne ne comprendra cette souffrance. [...] Il tenait à toutes les fibres de ma chair. [...] Ne disons jamais ces choses-là à personne, car on rirait. [...] Hélas ! Je ne mettrai plus à la fin de mes lettres des caresses pour monsieur Pin ! [...] Quelle affreuse chose que ce continuel arrachement de tout ce qui vous tient au cœur ! »

<sup>3</sup> Il s'agit bien sûr de l'affaire Dreyfus. Le 20 septembre, le général Zurlinden venait d'être reconduit dans ses fonctions de gouverneur militaire de Paris et avait immédiatement donné l'ordre de poursuivre Picquart pour falsification du « petit bleu » adressé à Esterhazy. Le 22 septembre, Picquart est transféré à la prison militaire du Cherche-Midi, au plus grand désespoir de Zola et de tous les partisans de Dreyfus.

<sup>4</sup> Il s'agit probablement du long chemin pour la révision du procès d'Alfred Dreyfus.

<sup>5</sup> Emile Zola n'est jamais explicitement évoqué dans la correspondance de cette époque, de crainte que l'on ne retrouve sa trace.

**10. 10 octobre 1898**

Mon bon et cher ami,

Les huissiers ne seront ici qu'à 9h1/2 demain matin. Le référé aura lieu à midi. Donc la vente, si elle a lieu, ne pourra pas être avant 1h<sup>1</sup>.

Je crois donc de vous prévenir afin que vous vous pressiez moins, ainsi que Madame Bruneau.

Je vous embrasse très fort tous les trois.

Alexandrine Zola

double papier, 11x15,5.

---

<sup>1</sup> Une vente est organisée au domicile parisien des Zola afin de couvrir les frais des amendes dues par l'écrivain. Lors de cette vente, l'éditeur et ami de Zola, Eugène Fasquelle, achète une table pour une somme de 32 000 Frs couvrant les frais exigés, ce qui met immédiatement fin à la vente et permet de ne pas disperser le patrimoine mobilier des Zola.

## 11. 23 novembre 1898

Ma chère amie,

Sûrement, les nouvelles sont bonnes pour l'éloigné<sup>1</sup>, mais nous nous faisons de la peine pour le cher P<sup>2</sup>, car pour lui, ce que nous lisons n'annonce rien de bon. Quel peuple avachi nous avons, pour ne pas imposer sa volonté pour la justice ! Le J. d'aujourd'hui était superbe à ce propos. Et cette infamie nouvelle<sup>3</sup>, si on l'exécute sera le couronnement.

Que pense Alf<sup>4</sup> du baptême que j'ai donné à C<sup>5</sup> ? N'aurais-je pas dû être plus violente ? Comment cet être ignoble avait entendu ce dialogue et n'avait pas été tout de suite en faire part au parquet, et ne l'avait pas imprimé net dans sa feuille, l'infâme personnage. Que votre mari ne me dise plus : que tout ce vilain monde est avec nous. Il a largement la preuve du contraire<sup>6</sup>.

Puisque vous êtes impatients de nous revoir, je vous annonce que j'ai l'idée d'aller faire un tour chez nos amis et voir notre pauvre maison abandonnée par les maîtres<sup>7</sup>. Ce serait pour dans les 1ers jours de Dec, et cependant je suis bien ennuyée de laisser seul mon exilé, et chaque jour, je me demande si d'ici mon départ, il ne se produira pas un fait qui nous ferait revenir ensemble, je commence à en désespérer.

J'avais espéré que le retour de l'éloigné qu'on espérait ces jours-ci déterminerait quelque chose pour ici, mais je vois que l'idée ne se poursuit pas, en supposant même qu'il en ait été question<sup>8</sup>.

Vous devez être dans la joie d'agrandir votre appartement. C'est surtout lorsque le plus gros est fait que c'est amusant, lorsqu'il s'agit de perfectionner et de trouver un tas de petits détails<sup>9</sup>.

Il faut que vous soyez déjà très avancée pour que votre cher mari ait pu se remettre à l'œuvre. Nous avons vu que l'Opéra-Comique ne rouvrirait qu'au 5 décembre. Cela va être bon pour avancer « l'Ouragan »<sup>10</sup>.

Je vous prie, si vous voyez de nos amis, de leur dire mille bonnes choses de notre part.

Le ménage vous embrasse tous les trois, en vous envoyant ses vives affections.

---

<sup>1</sup> Emile Zola.

<sup>2</sup> Lieutenant-Colonel Picquart, voir lettre 9, n. 3.

<sup>3</sup> Alexandrine fait probablement référence à l'amnistie, votée à la Chambre des députés le 21 novembre, relative à tous les crimes politiques mais excluant les outrages à l'armée et, par conséquent, ne pouvant profiter à Zola.

<sup>4</sup> Alfred Bruneau.

<sup>5</sup> Georges Clemenceau.

<sup>6</sup> Alexandrine éprouve toujours une certaine méfiance à l'égard d'une partie du camp dreyfusard.

<sup>7</sup> Alexandrine est à Londres, aux côtés de son mari. Elle évoque son retour à Paris pour une quinzaine de jours avant de retourner en Angleterre le 22 décembre.

<sup>8</sup> Le retour de Zola est largement évoqué par ses amis qui, à cette époque, jugent qu'un retour immédiat en France serait trop précipité. L'écrivain se montre pourtant très impatient : « Jamais je ne resterai ici jusqu'à la fin de février, et si on m'abandonne trop, je ferai ce que j'ai toujours fait, j'agirai par moi, par moi seul, et je m'en trouverai bien. Je sais que j'ai raison de vouloir rentrer, je le sens, et jamais ce sentiment ne m'a trompé. » (lettre de Zola à Alexandrine, 8 décembre 1898)

<sup>9</sup> Les Bruneau avaient emménagé rue de la Boétie en juillet 1898.

<sup>10</sup> Zola avait achevé l'écriture du livret de l'*Ouragan* en novembre 1896. Bruneau s'était alors mis à l'écriture de la partition qu'il achève en mai 1899 pour commencer l'orchestration dès l'été de la même année et que les deux collaborateurs destinent à l'Opéra-Comique. Ce nouveau drame sera créé salle Favart le 29 avril 1901. De son exil, Zola pense souvent à ce nouvel opéra : « Que de fois je pense à vous, mon ami, aux vôtres et à l'*Ouragan*. Toutes les fois qu'une bonne nouvelle me fait croire à la victoire, ma pensée vole vers vous et je me dis : « Allons, son œuvre nouvelle sera jouée. » Car il ne faut pas se le dissimuler, un théâtre, surtout un théâtre subventionné ne s'ouvrira pour nous que si nous sommes victorieux. » (lettre à Alfred Bruneau, 18 octobre 1898).

Alex

Froid, pluie, brouillard, tempête. C'est là le joli temps que nous possédons ; impossible de sortir depuis samedi.

double papier, 11x15,5, avec enveloppe à Madame Alfred Bruneau, 122 rue de la Boétie, Paris.

## 12. 31 mai 1899

Mon cher Bruneau, je voulais dès ce matin vous remercier de votre bleu d'hier soir qui m'a bien rassurée et ce matin Mme Mirbeau<sup>1</sup> m'a aussi envoyé un mot me disant qu'elle avait relancé Desmoulin puisque chez la personne où il dînait, il a renoncé à son idée première<sup>2</sup>. Que ne l'a-t-il fait plus tôt ? Il m'aurait évité trois jours d'angoisses.

Le bruit qui court, supposant la rentrée d'Emile ne vient pas de bavardages puisque moi-même je ne puis rien préciser, mais de l'imagination de chacun, qui pensant avec raison que la révision était prononcée, il ne peut tarder à rentrer. Ce n'est que l'apparition de l'article de l'*Aurore* qui donnera la certitude<sup>3</sup>.

Mille merci, cher ami, pour l'empressement d'hier et à demain soir.

Je vous embrasse bien tous les trois.

Alexandrine Zola

Pneumatique adressé à Monsieur Alfred Bruneau.

---

<sup>1</sup> Epouse d'Octave Mirbeau. Celui-ci venait d'achever l'écriture de son nouveau livre, *Jardin des supplices*, que Zola avait pu lire en exil grâce aux bons soins de Mme Mirbeau, comme nous l'apprend Alexandrine dans une lettre à son mari : « C'est sa femme qui a voulu qu'il me donne son livre pour toi, et lui était contrarié, disant que son œuvre ne te plairait pas. Ceci pour toi, et pour que tu saches que lui répondre d'après tes impressions de lecture. » (lettre du 10 mai 1899)

<sup>2</sup> Nous ne voyons pas à quoi il est fait référence ici.

<sup>3</sup> Zola avait décidé de rentrer en France au lendemain de la proclamation de la révision du procès d'Alfred Dreyfus. Le jugement est cassé le 3 juin 1899. Zola prépare alors activement sa rentrée en écrivant un article « Justice » qui paraît dans *L'Aurore* le 5 juin 1899 alors qu'il arrive à la gare du Nord. Si, à la date de cette lettre, Alexandrine ne peut se prononcer sur l'imminence du retour de son mari, c'est Zola lui-même qui en informe Bruneau dans une lettre du 1<sup>er</sup> juin 1899 : « J'ai la paresse de vous répondre brièvement, puisque, dans six jours, nous nous embrasserons. Je crois que ma femme a réglé les choses le mieux du monde, en vous priant tous, vous les grands amis si chers, de ne pas venir à la gare, de m'attendre chez moi. Vous verrez que ma rentrée silencieuse est la seule digne de moi ; et il est sage qu'aucun visage connu ne puisse attirer l'attention lorsque je débarquerai. »

**13. 16 septembre 1899**

Ma bonne amie,

Je suis bien en retard avec vous, mais dans l'anxieuse attente qui continue, on espère toujours que le lendemain apportera quelque chose de bon et de soulageant<sup>1</sup>. Mais les jours passent et ce que l'on attend ne vient pas. Je me demande à quoi songent nos gouvernants de laisser ainsi la France patauger dans un pareil cloaque. Nous savons par des journaux étrangers que Monis, Millerand, Lanessan<sup>2</sup>, mardi dernier, au conseil des Ministres voulaient absolument saisir la Cour de Cassation, toutes chambres réunies à propos du Conseil de guerre de Rennes, qui ne s'en est pas tenu à sa décision stricte ; elle pourrait, à cela, casser le jugement, ainsi que celui de 1894, sans renvoi, cette fois. Mais les huit autres n'ont pas voulu. Voilà l'étranger qui se calme, après avoir craché à la face tout, et plus même, ce qu'il était en droit de nous dire<sup>3</sup>, sans doute nos gouvernants vont en profiter pour nous laisser dans l'affreux cauchemar que nous traversons. Nous allons bien voir ce qu'ils vont faire mardi prochain, rien probablement.

Emile reçoit des quantités de lettres réconfortantes, bien qu'elles soient en nombre, il en manque une, celle de ma chère Georgette<sup>4</sup>, qui jusqu'ici, dans les heures pénibles n'avait jamais manqué soit à mon mari, soit à moi. J'ai compris que les parents sont la cause de cette absence d'amitié de la pauvre enfant, sa mère lui aura écrit ; comme Mercier a dit à Rennes<sup>5</sup> : Moi ou Dreyfus, elle lui aura écrit : Moi ou Mme Zola ! Elle savait, cette méchante femme, me chagriner douloureusement en me privant des quelques lignes que cet enfant m'envoyaient de temps en temps en me renouvelant son affection pour moi. Que la vie est donc pleine de vilaines âmes ! J'avoue avoir beaucoup de peine de cette affection perdue, mais je comprends très bien que ma chère petite amie n'avait pas à hésiter une seconde<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Le second procès d'Alfred Dreyfus s'était ouvert à Rennes le 7 août 1899. Après un mois de débats, le verdict tombe le 9 septembre et condamne Dreyfus à dix ans de détention. Le 15 septembre, Dreyfus se désiste de son pourvoi en révision et obtient la grâce le 19 septembre. Au lendemain de la libération du capitaine français, Zola écrit une lettre ouverte à Lucie Dreyfus qui paraît dans l'*Aurore* du 22 septembre 1899.

<sup>2</sup> Ernest Monis était ministre de la Justice, Alexandre Millerand ministre du Commerce et Jean-Marie de Lanessan ministre de la Marine dans le cabinet Waldeck-Rousseau.

<sup>3</sup> La presse étrangère était omniprésente lors du procès de Rennes. On trouve notamment des reporters du *Times*, du *Daily Mail* ou de l'*Observer* pour l'Angleterre, du *New-York Sun* et du *Daily Telegraph* pour les Etats-Unis, de l'*Italia* pour l'Italie, du *Berliner Tageblatt* pour l'Allemagne ou du *Courrier de Moscou* pour la Russie. L'Argentine, le Brésil, la Belgique, le Danemark ou la Pologne couvraient également le procès et participaient à l'internationalisation de l'information.

<sup>4</sup> Georgette Charpentier était mariée en premières noces avec l'écrivain Abel Hermant (1862-1950) de qui elle divorça en 1893 pour se remarier avec Pierre Chambolle qui lui donne un fils, Robert, né le 22 octobre 1894. Georgette était très aimée de Madame Zola.

<sup>5</sup> Le Général Mercier se montre en effet très arrogant et sûr de lui lors du procès de Rennes. Il prononce cette phrase à la fin du procès, en manière de chantage. Voir Henri Mitterand, *Zola, tome III*, p. 637.

<sup>6</sup> Les Charpentier sont des amis intimes du couple Zola. Après la mort de leur fils Paul, en 1895, Charpentier cède sa maison d'édition à son associé Eugène Fasquelle et se retire de la profession. Ils sont très souvent les hôtes de Médan mais une brouille passagère survient entre les deux femmes au moment de l'exil de Zola en Angleterre. En effet, Madame Zola fut irritée, le 6 octobre 1898, d'apprendre la visite de Charpentier à Zola alors que celui-ci avait, à ses côtés, Jeanne Zerrot. Se jugeant humiliée, elle se fâche complètement lorsque Marguerite insinue que Zola a besoin d'un ami proche en l'absence de sa femme qui ne pouvait justement être auprès de son mari, en la présence de la femme rivale. La brouille est alors consommée. Alexandrine Zola et Marguerite Charpentier géraient à deux une œuvre sociale, la Pouponnière, destinée à venir en aide aux jeunes mères en détresse. Leur réconciliation a lieu à Médan le 17 avril 1900 et scelle définitivement une amitié de plusieurs décennies.

Nous voilà nous aussi à la fin de notre villégiature ; sûrement le 30 nous quitterons Médan, peut-être même avant, car il fait froid, il pleut à tout instant, ça sent l'humidité et il y a du brouillard ce qui me rappelle Londres beaucoup.

Nos vives tendresse à vous trois en attendant que nous nous embrassions comme nous nous aimons, avec l'affection la plus sincère.

Alexandrine Zola

double papier vert 12,5x17 + un feuillet simple.

**14. 3 février 1900**

Ma chère amie,

Je suis si patraque ce matin, avec une douleur dans le dos qui m'a fait souffrir toute la nuit, malgré un badigeonnage d'iode continu, et en plus je suis toute courbaturée, si bien que je vais obligée [sic] de renoncer à entendre de nouveau « Penthésilée<sup>1</sup> », ce que je regrette infiniment ; mais je me résigne en songeant que vous pourrez pour la prochaine fois me réserver une place pour la saison des concerts.

Vous savez que je suis ravie de ma soirée d'hier à toutes sortes de points de vue. Je vais voir ce que vont dire les critiques. L'œuvre de Charpentier<sup>2</sup> nous a beaucoup plu, je crois parce qu'elle flattait en nous beaucoup de choses que nous aimons et qu'il a reproduit, mais il n'y a pas à dire, ce sont des réminiscences de Bruneau pour la musique, de mon mari pour le livret, « Le Rêve », « l'Attaque du Moulin » s'y rencontrent partout.

Avec mes regrets pour demain, recevez pour vous trois mes tendres amitiés.

Alexandrine Zola

Pneumatique adressé à Madame Bruneau.

---

<sup>1</sup> *Penthésilée* est un poème symphonique avec chant écrit par Alfred Bruneau en avril et août 1888, au moment de sa rencontre avec Emile Zola. Le poème est de Catulle Mendès. Cette œuvre fut créée par Edouard Colonne en avril 1889 à la Société Nationale de Musique. Le poème narre l'amour de Penthésilée, reine des Amazones, avec Achille et rappelle les hauts faits-d'arme du guerrier. Ce poème fut, tour à tour, chanté par les grandes voix d'alors : Lucienne Bréval (1859-1935), Marthe Chenal (1881-1947) et Felia Litvinne (1860-1936).

<sup>2</sup> Gustave Charpentier avait créé, le 2 février 1900, *Louise* à l'Opéra-Comique. S'inspirant du naturalisme de Zola et Bruneau, il met en scène l'histoire d'une jeune ouvrière qui quitte ses parents pour suivre celui qu'elle aime. C'est Montmartre qui est évoqué et l'atmosphère proche de Mimi-Pinson. Cet opéra, très éloigné malgré tout de ce que faisaient Zola et Bruneau, connut un succès mondial et fut joué plus de mille fois à Paris.

**15. 4 juillet 1901**

Ma mignonne, ton papa nous a donné de très bonnes nouvelles de ta maman et de toi, ce dont nous avons été très heureux. Donc, bon séjour à la mer, amuse-toi bien et reçois nos bons baisers que tu partageras avec ta chère maman<sup>1</sup>.

Alexandrine Zola

Carte 14x9 avec photographie des Bruneau dans le parc de Médan, adressée à Suzanne Bruneau.

---

<sup>1</sup> Les Bruneau avaient pour habitude de passer les étés à Sainte-Marguerite, dans la Loire-Inférieure, à une dizaine de kilomètres de Pornichet.

**16. 5 juillet 1901**

Ma chère mignonne,

Voilà de quoi donner une valeur extraordinaire à ta collection, et c'est avec joie et nos tendres baisers que je te l'adresse. Les Charpentier se joignent à nous pour vous envoyer à tous les trois leur bonne affection.

Alexandrine Zola

Carte 14x9 avec photographie de Bruneau dans la barque « L'Enfant Roi », adressée à Suzanne Bruneau.

**17. 24 août 1901**

Ma chère mignonne,

Une douleur intercostale m'a tellement anéantie pendant tout ce mois que je n'ai pu écrire à personne. Prie ta chère maman de m'excuser de tant tarder à lui répondre et embrasse-la bien ainsi que ton papa avec une partie des bons baisers que je t'envoie.

Alexandrine Zola

Carte 14x9 avec photographie de Médan, adressée à Suzanne Bruneau.

**18. 19 juillet 1902**

Ma bonne amie,

J'allais justement vous écrire lorsque nous avons reçu la première lettre de votre bon mari, alors, sachant que vous étiez enfin partis dans votre cher coin de Ste Marguerite, j'étais contente de vous savoir dans cet endroit ravissant que vous aimez<sup>1</sup>. Ici, nous avons eu aussi quelques jours chauds, mais ça ne tient pas plus de deux à trois jours, sans pluie, et pour ainsi dire, sans orages, n'en ayant eu qu'un long et pas terrible, nous avons brusquement de la fraîcheur, le ciel étant très souvent couvert, ce qui n'est pas fait pour mettre du bleu à l'âme, qui surtout n'y est guère disposée.

J'ai su hier par ma cousine<sup>2</sup> qui s'est arrêtée chez nous, en allant retrouver ces trois petits oiseaux à Morsalines<sup>3</sup>, qu'Albert<sup>4</sup> a vu Bruneau mercredi au Conservatoire<sup>5</sup>, nous avons donc ainsi de bonnes nouvelles de vous trois.

Il y a huit jours les Bouhélier<sup>6</sup> sont venus passer la journée, la jeune femme a donc un peu causé, chose qu'elle n'avait pas encore fait à Paris. Elle est en adoration devant le talent de son mari, et on sent qu'elle a une peur bleue de le voir s'intéresser à d'autres femmes, même en tout bien, tout honneur.

La journée a été très gentille, le lendemain, c'est Albert qui est venu et je crois bien qu'il viendra demain nous faire ses adieux avant de partir pour l'Auvergne. De cet endroit, j'ai reçu il y a une huitaine une lettre de Madame Mirbeau qui aurait désiré s'arrêter à Vic-sur-Cère, mais les hôtels y sont mal tenus, ainsi que dans toute l'Auvergne et elle m'annonçait qu'ils allaient se diriger vers la Suisse ayant le plus grand désir de se reposer quelques semaines, et aussi pour que son mari ait la possibilité de travailler dans le calme. Ont-ils trouvé l'endroit rêvé ? C'est ce qu'une nouvelle lettre m'apprendra sans doute. Je ne sais si Jane<sup>7</sup> a déménagé n'ayant pas eu un seul mot d'elle depuis que je suis ici ; j'ignore aussi où perchent les Charpentier, je suppose qu'ils sont chez les Fasquelle. J'attends Georgette<sup>8</sup> dans le courant

---

<sup>1</sup> Sainte-Marguerite se trouve à une dizaine de kilomètres de Pornichet. Les Bruneau y louaient une petite maison en bord de mer. « Une paix complète nous y entourait que ne troublaient ni les trompes d'autos, véhicules encore assez rares alors, ni les sifflets de locomotives, ni les cris nocturnes des fêtards que retenaient heureusement hors du pays tant de lointains casinos. On y oubliait les mauvaises frénésies déchaînées ailleurs par l'aveuglement des hommes. » (Alfred Bruneau, *A l'ombre d'un grand cœur*, Slatkine, 1980, p. 178.)

<sup>2</sup> Amélie Laborde.

<sup>3</sup> Petite localité de Normandie abritée dans une baie, non loin de Barfleur, à trente kilomètres à l'est de Cherbourg.

<sup>4</sup> Albert Laborde (1878-1968), Fils d'Emile et Amélie Laborde, il est le filleul d'Alexandrine. Il est un familier des Zola chez qui il passe de nombreux séjours à Médan. Après avoir obtenu un diplôme d'ingénieur il devient l'assistant de Pierre Curie et poursuit ses recherches aux côtés de Marie Curie. Il obtient alors un doctorat de médecine et se penche sur les effets du radium sur le cancer. Il a écrit en 1963 *Trente-huit années près de Zola. La vie d'Alexandrine Zola* qui est un merveilleux témoignage sur ses souvenirs de cette époque.

<sup>5</sup> Dès le mois de juillet, Alfred Bruneau était membre de nombreux jurys au Conservatoire, dans les différentes classes instrumentales et vocales. Il participait également au recrutement des chanteurs au sein des jurys de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

<sup>6</sup> Stéphane Georges de Bouhélier-Lepelletier, dit Saint-Georges de Bouhélier (1876-1947) se lie d'amitié avec Zola après lui avoir envoyé l'un de ses recueils d'essais. Il devient alors un intime de la famille et, avec son épouse, un habitué des jeudis de la rue de Bruxelles. Avec Maurice Le Blond, futur époux de Denise, il fonde un mouvement éphémère, le naturisme, dont le manifeste paraît dans le *Figaro* du 10 janvier 1897. Il se rapproche également d'Alfred Bruneau pour qui il écrit cinq textes mis en musique par le compositeur entre 1911 et 1915, parus dans le recueil des *Chants de la vie*.

<sup>7</sup> Jane Charpentier, fille de Georges, s'est mariée avec l'avocat Henri Dutar, le 2 juillet 1900. Zola était le témoin de la jeune fille. Le couple arrivera à Médan le 12 août 1902, accompagné de Georges et Marguerite Charpentier, et y passera le reste du mois.

<sup>8</sup> Georgette Charpentier passe également une partie de l'été 1902 à Médan avec son mari Pierre Chambolle.

d'août, bien heureuse, dit-elle, de revoir notre Médan. Elle trouvera quelques changements les arbres ont grandis [sic], avec eux la mélancolie des habitants, mais de cela, vaut mieux n'en pas parler.

Mon mari a commencé ce matin son dernier chapitre, cela l'a un peu égayé aujourd'hui<sup>1</sup>. Vaughan<sup>2</sup> qui est venu nous voir jeudi commencera la publication de « Vérité » le 10 septembre, afin que le livre puisse paraître le 15 janvier. Tout le 1<sup>er</sup> quart du volume est parti pour les traductions, c'est un véritable travail que de préparer tous ces envois, aussi ai-je été très occupée ces temps derniers.

Demain je serai dans les honneurs, j'offre le pain béni, c'est à se rouler, à propos de la fête de Médan, et lundi, je couronne les enfants, c'est jour de prix.

Dites donc que je ne suis pas veinarde ! mais bien que je suis une ingrate, car volontiers je me passerais de ces deux corvées, qui heureusement ne sont pas longues.

Bon travail à votre cher mari avec nos bien sincères poignées de main, à Suzanne et à vous ma bonne chère amie, nos baisers les plus affectueux.

Alexandrine Zola

deux papiers doubles 11,2x18.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de *Vérité*, troisième volume de la série des *Quatre Evangiles*. Commencé le 27 juillet 1901, Zola achève la rédaction le 7 août 1902. Le roman paraît en feuilleton dans l'*Aurore* à partir du 10 septembre 1902 et la première édition en volume ne paraît qu'après la mort du romancier. *Vérité* est une transposition de l'affaire Dreyfus qui voit une opposition farouche entre laïcs et cléricaux autour du personnage principal, Marc Froment, instituteur dans un petit village et qui se bat pour défendre l'honneur de son collègue, le juif Simon, accusé du viol et du meurtre de son neveu catholique.

<sup>2</sup> Ernest Vaughan (1841-1929) Après avoir dirigé plusieurs usines, il adhère à l'Internationale en 1867 et se voit impliqué dans la Commune. Après plusieurs semaines de prison, il s'exile à Bruxelles et collabore à divers journaux. Il revient en France en 1880 et continue sa collaboration dans la presse française avant de fonder l'*Aurore* en 1897 qui accueille l'article retentissant de Zola, *J'Accuse*.

**19. 12 août 1902**

Avec nos bonnes caresses.

Alexandrine Zola

Carte avec photographie de Zola réalisant des clichés dans le bois de Boulogne, adressée à Suzanne Bruneau.

## 20. 19 août 1902

Non, ma chère amie, la famille Charpentier n'était pas encore arrivée lorsque j'ai reçu votre bonne lettre, ils ne sont arrivés que le 12<sup>1</sup>. Georgette m'a surprise agréablement par sa superbe mine, elle est engraisée extraordinairement, elle est rose et en très bonne santé ; cependant, elle doit continuer à se traiter pour qu'il n'y ait pas de récurrence, aussi prend-elle les plus grandes précautions en ne se levant qu'à 11h du matin et s'allongeant le reste du temps ou presque. Son Robert<sup>2</sup> est charmant, très intelligent et affectueux, un peu indocile, mais que demander comme sagesse à un enfant de huit ans, surtout à un garçon ? Je suis dans la joie d'avoir ma chère petite chez nous. Elle aurait été bien contente de passer seule, avec moi, quelques journées, mais ses parents étant déjà rentrés à son arrivée elle n'a pu me donner ces quelques moments d'intimité absolue. Les Charpentier avaient dû quitter Houlgate, pour faire de la place aux Mirbeau qui arrivaient chez Fasquelle, leur nouvelle maison n'étant pas assez grande pour avoir deux ménages à la fois. Les Dutar aussi sont ici, et Jane s'escrime du matin au soir à broder et à confectionner la layette du petit attendu, qui paraît-il joue fortement des pieds, pour bien prouver sa présence. Dimanche dernier, Brulat<sup>3</sup> est venu avec sa fillette ce qui a fait une société à Robert qui était enchanté de cette petite amie ; l'on a voulu le soir les marier, et tout en sympathisant beaucoup ils ont refusé, l'un ne voulant pas quitter sa maman, l'autre son papa, mais se faisant pourtant mille tendresses. Vous voyez que la maison est pleine en ce moment et très gaie, ce qui la change des autres mois de l'année.

Ma cousine est toujours avec ses enfants à Morsalines, j'espère qu'elle passera quelques jours avec nous le mois prochain<sup>4</sup>, les Charpentier nous lâcheront le 4 septembre. Albert voyage fortement en Auvergne. Il m'envoie des cartes postales très souvent, il a l'air d'être très content de ses excursions, dont je lui ferai narrer les péripéties à son retour qui devrait être assez prochain.

Que dites-vous du renvoi des congréganistes, on ne peut pas dire que ça se passe en douceur, et je ne comprends pas que l'on n'ait pas mâté plus vite ces enragés \*\*\*, enfin voilà cependant que ça se termine mais non sans peine<sup>5</sup>.

Vous parlez de photographies, oui, pour sur, les jours où mon mari est là, les appareils fonctionnent et les pauvres amis aussi ; jusqu'ici ce n'est que Georgette, Robert et la petite de Brulat qui ont été victimes, tout à l'heure s'il ne pleut pas, ce sera encore Georgette et son père qui vont être devant l'objectif<sup>6</sup>. Je dis s'il ne pleut pas, car depuis deux jours le ciel nous inonde de ses faveurs dont nous nous passerions facilement, et je vous envie d'avoir d'avoir

---

<sup>1</sup> Voir lettre 18, n. 7.

<sup>2</sup> Robert est né le 22 octobre 1894.

<sup>3</sup> Paul Brulat (1866-1940) est un journaliste qui débuta dans *La Presse*, journal proche du Général Boulanger. Il se lie d'amitié avec Zola au cours de l'affaire Dreyfus, croyant en l'innocence de ce dernier. En 1903, il participe à l'organisation du premier pèlerinage de Médan avec l'aide d'Alfred Bruneau et Maurice Le Blond. Il écrit, en 1907, *Histoire populaire d'Emile Zola*. Il a une petite fille, Paulette, dont Zola réalise un magnifique portrait photographique au cours de cet été 1902 (Voir Massin, *Zola photographe*, p. 178).

<sup>4</sup> Les Laborde arrivent au début du mois de septembre, après le départ des Charpentier. Zola prend également de nombreux clichés de ces moments passés en famille à Médan, dernier été avant l'accident fatal du 29 septembre.

<sup>5</sup> Si l'on en croit l'almanach du Pèlerin de 1900, la France compte, à cette date, 1 200 congrégations religieuses comprenant 30 000 hommes et 150 000 femmes qui participent à l'instruction de 2 millions d'enfants. Elles accueillent également 60 000 orphelins. Emile Combes (1835-1921), médecin et docteur en théologie catholique, succède à Waldeck-Rousseau en qualité de président du Conseil, le 7 juin 1902. Dès l'été de cette même année, il fait fermer 3000 établissements d'enseignement congréganistes, comme ayant été ouverts sans l'autorisation prévue par l'article 13 § 2 de la loi sur le contrat d'association. L'expulsion des sœurs donne lieu à de vifs incidents qui marquent les esprits de ce temps. Les congrégations sont au cœur de l'intrigue de *Vérité* que Zola achève à cette époque.

<sup>6</sup> Voir n. 3.

[sic] un ciel si purement clément, ici l'été n'aura été qu'un vilain printemps, et nous voici maintenant, comme à la fin d'octobre, quoique la température soit lourde malgré le vent. Aussi suis-je horriblement fatiguée, tout bruit m'impressionne terriblement, enfin je continue à être dans un « fichu » état de santé.

Ce matin, nous avons enfin reçu des nouvelles de Desmoulin qui est toujours en Hollande, mangeant très mal que des légumes cuits à l'eau et seulement de la viande deux fois par semaine, est fort mal couché mais heureux comme tout de son voyage.

Je vous quitte, ma bonne amie, c'est l'heure du thé, je me dois à mes devoirs de maîtresse de maison, je vous envoie tous les compliments et amitiés de nos amis, les messieurs se mettent à vos pieds ; nous deux, nous vous embrassons bien affectueusement tous les trois et de tout notre cœur.

Alexandrine Zola

Mon mari n'a pas encore travaillé [sic] pour Bruneau, je crois même qu'il ne pourra le faire qu'après le départ de nos amis<sup>1</sup>. En relisant votre lettre, je m'aperçois que j'ai omis de communiquer votre désir à Georgette, ce que je vais faire tout à l'heure.

deux papiers doubles 11,2x18.

---

<sup>1</sup> Zola avait promis d'écrire un nouveau livret pour Alfred Bruneau. Début août, il avait trois idées de poème, *l'Eau qui passe*, *Sylvanire* et un autre qui n'a pu être identifié. A cette date, il ne sait pas encore quel sujet il va développer. Il finit par décider d'écrire *Sylvanire* après le départ de ses amis et travaille à son écriture durant le mois de septembre. Le 25 septembre, quelques jours avant le retour à Paris, il écrit à Bruneau : « *Sylvanire*, ou plutôt *Paris en amour*, titre que je préfère pour plusieurs raisons, avance. J'aurai certainement fini dès les premiers jours d'octobre. Je suis content de ce qui est fait. Mais, quand je travaille pour vous, vous savez mes scrupules. » Le poème est achevé avant le départ de Médan et ne sera jamais mis en musique par Bruneau. Robert Le Grand (1894-1964), élève de Fauré, écrit une partition d'accompagnement pour ce poème en 1924, à la demande de Mme Zola et avec l'accord de Bruneau. *Sylvanire* prend pour cadre l'Opéra où Gilbert, un jeune sculpteur, s'éprend de Sylvanire, une danseuse étoile. A l'image de Nana, elle quitte l'Opéra pour suivre son amant mais, jalouse du succès de sa rivale, elle retrouve le chemin de la scène, au grand désespoir de Gilbert qui finit par se suicider.

## 21. 10 septembre 1902

Ma chère amie, en effet, les Charpentier venaient de nous lâcher la veille de la venue de votre bonne lettre, ce qui a fait rentrer la maison dans son calme de cloître. Quoique pendant le séjour de nos amis, nous étions bien tranquilles, tout le monde, surtout les femmes, travaillaient éperdument ; nous n'avons pu sortir qu'une fois pour aller prendre le thé à Poissy dans l'île de Migneaux<sup>1</sup>, le temps était trop incertain pour pouvoir projeter des promenades, puis chacun avait le désir de se reposer. Georgette ne se levait que pour le second déjeuner et pendant six jours elle ne s'est pas levée du tout, ce qui lui arrive à peu près tous les mois.

Mon mari s'est mis à « Sylvanire<sup>2</sup> » assez mollement, cependant en cinq jours il a fait le premier acte. Il va continuer jusqu'à notre départ d'ici, mais il n'espère pas rentrer à Paris, le livret terminé, il le sera à votre retour puisque vous n'arriverai que pour le 15 octobre<sup>3</sup>. Nous, nous quittons Médan le 28 courant, je compte partir en Italie le 3 ou 4. Je n'irai pas à Salzo maggiore cette année, je n'en ai pas suffisamment récolté assez de profit l'année dernière ; je me suis fait un itinéraire pour m'arrêter une dizaine de fois avant de gagner Rome, quoique j'y sois attendue par de bons amis qui me réclament très vivement<sup>4</sup>.

Ma cousine est de retour depuis samedi, je ne sais à quoi elle perd son temps à Paris, mais elle tarde bien à venir nous voir, ce qui me privera d'elle, à cause de mon départ, elle ne pourra rester près de nous que très peu. J'ai envoyé à Suzanne une carte postale qui venait de ma cousine, je pense qu'elle l'a reçue, malgré que l'adresse était bien gribouillée.

Voilà ma chère amie, toutes les nouvelles, je regrette infiniment de ne pas vous embrasser avant mon départ, je me rattraperai par des lettres. Nous vous embrassons bien affectueusement tous les trois de tout notre cœur.

Alexandrine Zola

papier double, 11x15,5.

---

<sup>1</sup> L'île des Migneaux est au niveau de la ville de Poissy, qui se situe à 6 kilomètres de Médan.

<sup>2</sup> Voir lettre précédente, n. 1.

<sup>3</sup> Dans une lettre du 16 septembre adressée à Zola, Bruneau écrit : « Nous comptons toujours rester à Sainte-Marguerite jusque vers le 15 octobre et nous sommes désolés de savoir que madame Zola sera déjà en Italie lorsque nous rentrerons. Ce sera pour nous un gros regret de ne pas l'embrasser avant son départ. » Bruneau reçut une dernière lettre de Zola le matin même du 29 septembre. Puis, il reçut dans la même journée une dépêche envoyée par le musicologue Etienne Destranges : « Zola très mal, asphyxie calorifère. Madame Zola moins en danger. » Enfin, une dernière dépêche de Fernand Desmoulin vient annoncer la catastrophe : « Affreux malheur. Emile mort. Alexandrine sauvée. » L'affreuse nouvelle précipite le départ des Bruneau qui arrivèrent à Paris dès le lendemain matin pour se rendre immédiatement au chevet de Zola : « Dans son cabinet de travail, sur le divan où nous l'avions vu, débordant de vie, former de si beaux et si héroïques projets, Zola était étendu, les yeux clos. La mort n'avait nullement altéré ses traits. Sa personne semblait partager avec son œuvre le privilège de l'éternité. J'en goûtai une minute la trop brève illusion. » (Alfred Bruneau, *op. cit.*, pp. 186-187.)

<sup>4</sup> Après leur voyage en Italie, au cours de l'année 1894, Alexandrine prend l'habitude de faire un voyage en Italie pendant l'automne. En 1896, elle fait une cure à Rome où elle rencontre les nombreux amis que le couple s'est fait lors de leur voyage commun. En 1900, elle fait sa première cure de trois semaines à Salsomaggiore, près de Parme. Ces séjours italiens sont alors l'occasion de rendez-vous mondains en compagnie de Bertolelli ou de Mme Lupinacci. Elle recommencera ces voyages dès l'année 1903, précédés par une première cure au Mont-Dore, vers la mi-juillet. Sur le trajet jusqu'à Rome, elle n'hésite pas à s'arrêter à Monte-Carlo, Marseille ou Aix-en-Provence.

**22. 17 septembre 1902**

Voilà pour ta collection, ma chérie, cette tricycliste très affectueuse à partager avec tes chers parents.

Alexandrine Zola

Carte 14x9 avec photographie d'Alexandrine sur un tricycle, adressée à Suzanne Bruneau.

**23. 26 septembre 1902**

Merci, ma chérie, de ta gentille lettre. Nous partons après-demain, sans aucun regret, le ciel est d'une tristesse à faire pleurer, et nous devons faire du feu. De bonnes tendresses pour vous trois<sup>1</sup>.

Alexandrine Zola

Carte 14x9 avec photographie de Zola assis, adressée à Suzanne Bruneau.

---

<sup>1</sup> C'est le dernier mot envoyé par Alexandrine Zola aux Bruneau avant la mort tragique de Zola, trois jours plus tard. Voir lettre 21, n. 3.

24. 27 avril 1903

Mon bien cher ami,

Je veux vous confirmer par cette lettre l'autorisation que je vous ai donnée de vive voix, de faire avec « La Fortune des Rougon » telle œuvre musicale qu'il vous plaira<sup>1</sup>.

En outre, je suis bien heureuse d'avoir pu par l'intermédiaire de M. Pellerin, l'agent dramatique de mon cher mari, obtenir que M. Massenet me rende « La Faute de l'abbé Mouret » car c'est par cette œuvre que vous désiriez avoir que nous avons fait votre connaissance<sup>2</sup>. Les destinées vous l'avaient réservé. Ainsi que mon cher mari ne devait plus être que votre unique librettiste, seul vous deviez être son musicien. Je vous donne donc aussi pour ce livre le droit de composer une autre œuvre musicale. Je vous l'offre, non pour vous donner l'obligation d'en tirer quelque chose, si votre idée n'était pas la même pour cette œuvre, mais parce que je sais que vous avez toujours gardé le regret de ne pas être à même de vous en servir. Cette œuvre a été bien souvent demandé [sic] par des musiciens<sup>3</sup>, mais notre pauvre et bon ami qui avait donné sa parole à M. Massenet ne voulait pas le désobliger en insistant trop pour la ravoir, quoiqu'à plusieurs reprises il lui avait fait redemander sans que M. Massenet ait consenti à la rendre.

Aujourd'hui, mon bon ami, c'est moi qui ai cette tristesse de vous mettre entre les mains « La Faute de l'abbé Mouret », croyez que c'est mon cher mari qui vous la donne, que je ne suis ici que son humble intermédiaire, mais autant que lui, je pense que vous êtes le seul, par votre adoration sans bornes, par l'étroite union de vos âmes en art, qui puissiez, ainsi que pour les œuvres précédentes associer votre art musical à la littérature de mon cher mari, si bien que l'on pourrait croire qu'il n'y a qu'un seul auteur tant vos pensées et vos natures vibraient de même<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Après la mort de Zola, Bruneau s'est improvisé librettiste et a composé des opéras inspirés des romans de son ami. Il a ainsi créé *Nais Micoulin* (1907), *La Faute de l'abbé Mouret* (1907) et les *Quatres Journées* (1916), prouvant l'indéfectible attachement à son ami disparu. Mais, son projet, dès 1903, est de mettre en musique le premier roman de la série des *Rougon-Macquart*, *La Fortune des Rougon*. Il abandonne provisoirement ce projet avant d'y revenir et d'écrire un livret sous le titre de *Miette et Silvère*, achevé le 23 février 1908 (collection Puaux-Bruneau). Ce texte, demeuré inédit, reprend du roman l'idylle de Miette et Silvère qui découvrent l'amour au moment des soulèvements contre le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte, en décembre 1851.

<sup>2</sup> Lorsque Bruneau frappa à la porte de Zola, en mars 1888, accompagné de Frantz Jourdain, il avait pour intention de demander les droits d'adaptation de la *Faute de l'abbé Mouret*. Mais les droits de ce roman avaient déjà été offerts à Jules Massenet, l'ancien professeur et ami de Bruneau, qui ne voulut pas s'en défaire. Bruneau se souvient alors : « Madame Zola, jugeant qu'une telle situation ne pouvait durer davantage, le [Massenet] pria d'écrire la partition projetée jadis ou de lui rendre sa liberté. Sans retard ni hésitation d'aucune sorte, il choisit le second parti. » (Bruneau, *op. cit.*, p. 215.)

<sup>3</sup> Les droits d'adaptation pour le théâtre lyrique avaient notamment été demandés par le compositeur Ruggero Leoncavallo (1858-1919), représentant du verisme italien qui, dans une lettre de 1899, demande à Bruneau de se défaire de ce projet. Par la suite, un compositeur allemand va également créer un opéra d'après ce roman, sans le consentement de Madame Zola. Jouée à Magdebourg, cette pièce n'eut aucun succès mais le compositeur dut verser 1500 Frs de dommages-intérêts à Madame Zola et Alfred Bruneau.

<sup>4</sup> Il y avait une telle proximité entre Bruneau et Zola qu'à la mort de ce dernier, le compositeur avait pris la résolution d'achever la partition de *Lazare*, en hommage à l'ami disparu, puis de mettre un terme définitif à sa carrière. Bruneau connaît donc un moment de dépression très important qui lui empêche, un temps, de faire des projets : « Je suis décidé à achever *Lazare* et à cesser de composer après avoir écrit cette partition de mort qui chantera la mort de mon œuvre. [...] Je compte aller voir Jourdain, le mettre au courant de la ruine complète de mes espérances et de le supplier de me trouver une place soit à la Samaritaine, soit aux Galeries Lafayette. Si je suis trop vieux pour faire des paquets je puis surveiller la vente dans les magasins, être un de ces messieurs décorés, en redingote noire et en cravate blanche que l'on voit à la porte de ces établissements. » (Lettre de Bruneau à son épouse, 4 février 1903, coll. Puaux-Bruneau).

Je vous fais une recommandation, c'est que si je ne devais plus être de ce monde, lorsque vous ferez vos traités, ce sera de penser aux deux chers enfants, qui, eux seuls, ont droit d'après mon testament à la production littéraire de leur cher papa<sup>1</sup>.

Maintenant, vous voilà avec du bon travail en perspective et qui vous fera créer deux nouveaux chefs d'œuvre, ce qui continuera à faire vivre parmi nous l'être si bon et tant regretté.

double feuille 13x20,5 bordée de noir.

---

<sup>1</sup> Bruneau aura toujours en mémoire cette recommandation de Madame Zola, notamment lorsque le cinéma s'emparera des romans de Zola que Bruneau avait déjà mis en musique. Avec Fasquelle, il veillera à ce que les droits de Denise et Jacques soient respectés.

## 25. 12 août 1903

Ma très bonne amie,

J'avais fait le projet dimanche de vous écrire le lendemain de Médan ; je n'ai pas à vous dire, vous devez le penser, ce qui m'en a empêchée. La première pénible impression se calme, un peu bousculée aussi ici par la nécessité d'avoir des ouvriers desquels je dois m'occuper, il y a des fuites d'eau partout, il n'y a pas un endroit où passe l'eau, soit des pluies, soit pour les besoins de la maison, soit que les tuyaux aient besoin de réparation je n'ai jamais vu cela depuis que la maison est bâtie. Si cela ne me prend pas le cœur, ça occupe toujours la tête et m'empêche de m'absorber dans mon obsession perpétuelle<sup>1</sup>.

Le ciel correspond à mes pensées, il est gris, à peine du soleil, il fait une température de baignoire, lourd, écrasant et mou, puis brusquement un grand vent passe, et la nuit il pleut.

J'ai pris dans les chambres des meubles pour m'organiser un petit coin, je vous écris sur un pauvre vieux secrétaire qui est dans la maison depuis 45 ans, il n'était pas neuf lorsque mon cher ami l'acheta, il nous a suivi partout ce pauvre meuble.

J'ai pris comme chambre celle de ma belle-mère<sup>2</sup>. Comme vous voyez, je vis au milieu d'un chaos, tous sont partis, mais je reste et je trouve la force de vivre, c'est que je le dois, sans doute, puisque tous m'ont laissé.

Le premier jour, j'ai envoyé des cartes à mes petits, aujourd'hui je viens de répondre à une gentille de Denise ; depuis mon voyage près d'eux, elle s'adoucit un peu<sup>3</sup>, et combien je suis touchée des bonnes lettres que Suzanne lui écrit, je l'en remercie bien vivement<sup>4</sup>. Et je la remercierai aussi de celle qu'elle m'a écrite et que j'ai reçue ce matin. Et vous, comme vous êtes bonne de travailler pour ma fillette, elle sera transformée de joie d'avoir un joli col brodé par vous. Je vous suis bien reconnaissante, je vous assure de votre si tendre affection qui me va au cœur, et c'est avec lui que bien affectueusement je vous embrasse tous les trois.

Alexandrine Zola

double feuille bordée de noir, 11,5x18, avec enveloppe bordée de noir à Madame Alfred Bruneau, Châlet Porquier, à Piriac, par la Turballe, Loire-Inférieure.

---

<sup>1</sup> On se doute que le retour à Médan, sans son mari, fut très pénible à Madame Zola. Cette immense maison, pleine de l'âme de son mari, devient vite très pesante. Elle finit par s'en séparer et suit le conseil de Maurice Le Blond qui lui propose de faire don de la maison à l'Assistance publique. Le contrat sera signé le 23 février 1905. Pour Bruneau, le sentiment est le même lorsqu'il pénètre, pour la première fois après la mort de Zola, dans cette maison qui lui rappelle tant de bons souvenirs : « Je suis allé hier à Médan. Comment t'exprimer l'émotion que j'ai ressentie ! Là, tout m'a parlé de lui plus encore qu'à Paris. Et c'est en pleurant encore que je suis entré dans la maison où Mme Zola, qui ne m'attendait pas si tôt, mettait son chapeau pour venir me chercher au train suivant, afin que je fusse moins bouleversé à mon arrivée. Et j'ai parcouru, démeublées, mornes, douloureuses, les pauvres pièces qu'il remplissait de sa vie, je suis monté à son cabinet de travail, où l'on distingue, par terre, la place de sa table et où, chaque jour, Mme Zola met sur une petite étagère un bouquet frais. Le jardin est comme autrefois, soigné et fleuri ... En te racontant tout cela, je ne puis retenir mes larmes. » (Lettre de Bruneau à son épouse, 7 septembre 1903, coll. Puaux-Bruneau.)

<sup>2</sup> C'est la chambre où vécut Emilie Zola jusqu'à sa mort en 1880 et qui se situait au premier étage, dans le bâtiment d'origine, appartenant à la tour *Nana* imaginée par Zola.

<sup>3</sup> Dès 1895, Alexandrine accepte de voir les enfants de son mari. Elle prend l'habitude de leur apporter des cadeaux de ses voyages, de se promener avec eux aux Tuileries ou au Palais-Royal. Après la mort de Zola, ces relations vont perdurer, Alexandrine veillant à leur bien-être. C'est elle qui se battra pour que Denise et Jacques puissent porter le nom de leur père.

<sup>4</sup> Suzanne Bruneau et Denise vont devenir des amis très proches et vont perpétuer l'amitié qui unissait leurs père.

## 26. 30 août 1903

Je viens, ma bien chère amie, d'être agréablement surprise par une lettre de votre cher mari, m'annonçant qu'il est déjà à Paris, moi qui lui écrivais justement pour lui souhaiter la bienvenue pensant qu'il n'arriverait que demain matin.

J'avais bien lu annoncé qu'il conduirait « Carmen », cette semaine, jeudi je crois, mais, je ne pensais pas que cela devrait lui faire devancer sa rentrée de deux jours<sup>1</sup>. Enfin, dans ma lettre, je le chargeais aussi de me faire une petite commission à la Société des Auteurs ; toute ennuyée que j'en étais de le mettre ainsi à réquisition à peine arrivée [sic], mais ce service qu'il va me rendre comme toujours avec sa tendre affection va m'éviter d'aller à Paris avant le 15 prochain, où je rentrerai tout à fait de Médan, et d'ailleurs, je ne pouvais attendre jusque là à cause d'une réponse à donner à San Francisco<sup>2</sup>.

Ne me plaignez pas outre mesure, ma bonne amie, de mon séjour ici, malgré la tristesse du lieu j'éprouve une certaine douceur de vivre encore un peu.

Il paraît que vous venez de vous enrhummer, vous ferez bien avant vos excursions projetées de vous guérir complètement, car votre rhume durerait davantage. Je sais bien qu'ils n'ont guère de prise sur vous et qu'ils vous quittent assez vite, en tout cas, soyez prudente, je pense que du moins la chère Suzanne le sera pour vous. Je vous envoie mes plus vifs souhaits pour la réussite de vos excursions qui vous récompenseront de votre vilaine villégiature à Piriac<sup>3</sup>. Vous devez vous souvenir que je n'étais pas très emballée lorsque vous me disiez que vous y seriez très bien. Si nous n'y étions pas allés avec les Charpentier ainsi en bande, la mère de lui et les enfants, cela aurait manqué vraiment de charme pendant nos deux mois de séjour<sup>4</sup>.

Je viens de recevoir une lettre de Denise, m'annonçant qu'un jeune médecin, frère de petites amies, à Berck, venait de décider Jacques à se faire faire les injections dans son bras, et c'est demain lundi que l'on va trouver le Docteur Pierre, qui avait parlé de ce traitement pour avancer la guérison, mais que mon petit bonhomme refusait de suivre, enfin, je suis dans la joie que l'on ait pu vaincre ses refus<sup>5</sup>. J'en ai fait part à Bruneau dans ma lettre de tout à l'heure<sup>6</sup>. Denise m'annonce en même temps que vous lui faites un envoi de gâteaux de Nantes

---

<sup>1</sup> En septembre 1903, Bruneau devait commencer une nouvelle activité de chef d'orchestre à l'Opéra-Comique. La première œuvre qu'il dirigea fut *Carmen* de Georges Bizet. « Hier soir, j'ai donc conduit *Carmen*. L'orchestre a été exquis pour moi. Il m'a compris et aidé de la façon la plus charmante. Je n'ai pas perdu un instant mon sang-froid et je crois avoir bien dirigé. » (Lettre de Bruneau à son épouse, 4 septembre 1903, coll. Puaux-Bruneau).

<sup>2</sup> On ne sait pas à quelle affaire Alexandrine Zola fait ici allusion. Toujours est-il qu'elle restera toute sa vie très vigilante quand à la diffusion de l'œuvre de son mari et qu'elle suit de très près, parfois de manière très rude et intransigeante, les intérêts de cette œuvre.

<sup>3</sup> Bruneau s'était installé à Piriac au début du mois de juin, où il commence la partition de la *Faute de l'abbé Mouret*. Il est vraiment enchanté par ce séjour : « Notre maison me ravit de plus en plus. Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai trouvé vraiment merveilleuse la vue du petit port, du village, de la mer avec les bateaux de Piriac, et de la campagne avec son moulin, ses foins, ses bêtes et ses paysans, tout cela un peu noyé dans la brume. Et le jardin aussi m'enchanté de plus en plus, avec ses différents arbres, ses fleurs, ses larges allées. » (Lettre de Bruneau à son épouse, 2 juin 1903, coll. Puaux-Bruneau). Philippine et Suzanne le rejoindront quelques temps après et rentreront à la fin du mois de septembre, pour assister au premier pèlerinage de Médan, qui est présidé par Alfred Bruneau.

<sup>4</sup> Les Zola, quant à eux, ont séjourné à Piriac durant l'été 1876 en compagnie des Charpentier et de leurs enfants, ainsi que d'Aspasie Charpentier, la mère de l'éditeur. Ces vacances avaient bien mal débuté avec un accident d'omnibus qui faillit bien tuer les vacanciers.

<sup>5</sup> Jacques est tombé gravement malade au début de l'année 1903. Il est atteint d'une tuberculose osseuse à la jambe et qui, bientôt, atteint le bras. En juin, on croit l'enfant perdu. Par la suite, il suivra des traitements efficaces à l'hôpital de Berck-sur-Mer.

<sup>6</sup> Cette lettre n'a pas été retrouvée.

et un joli col que vous lui avez brodé, elle n'avait encore rien reçu, mais je la sentais fébrile dans l'attente de vos largesses.

Mme Charpentier est à Paris depuis vendredi soir. Elle ne me dit pas quand elle ira chez les Mirbeau, lesquels sont constamment à Paris, d'après les journaux. Encore hier, ils étaient à l'enterrement de Larraumet. Ils m'ont de nouveau prié de venir les voir. Ces courts déplacements sont très fatigants puis, si je vais chez l'un, je ne puis éviter d'aller chez les autres, et vraiment quoique reposée je ne puis me résoudre à ces petits voyages onéreux et fatigants.

De Jane, je n'ai aucune nouvelle, je ne sais s'ils sont rentrés à Paris. Des Loiseau, pas davantage, ma réponse à la lettre d'Albert, venant de la Suisse, ne lui aura pas été agréable, puisque je le blâmais de celle qu'il avait envoyé [sic] à Bruneau, où il aggravait sa sottise de Paris<sup>1</sup>. J'ai eu deux lettres de Georgette, toujours la même tristesse, le même pessimisme, la pauvre enfant !

Votre cousine Catherine va-t-elle venir à Bordeaux pour ses couches ? Elle doit être dans la joie d'avoir été maman si vite.

Oui, mon amie, vous me verrez pour sûr avant mon départ pour l'Italie, si toutefois je le fais, car je ne partirai pas avant les premiers jours d'octobre. Nous pourrons avoir quelques causeries avant et cela me rendra bien heureuse.

J'ai fini le livre de Reinach<sup>2</sup>, je vais lire maintenant le dernier volume de Bruneau qui m'intéressera au dernier point, je l'ai apporté ici<sup>3</sup>.

Recevez ma bonne amie, ainsi que la douce Suzanne, les affectueux et très tendres baisers de votre amie qui vous aime bien.

Alexandrine Zola

double feuille bordée de noir, 11,5x18, avec enveloppe bordée de noir à Madame Alfred Bruneau, Châlet Porquier, Piriac par la Turballe, Loire Inférieure, cachet Villennes.

---

<sup>1</sup> Albert Laborde semble, à cette époque, s'être opposé à ce que Bruneau écrive un livre sur les souvenirs de sa collaboration avec Emile Zola. Ne voulant pas paraître accaparer la mémoire de l'écrivain disparu, Bruneau se résolut à ne pas écrire l'ouvrage afin de ne pas se brouiller avec certains de ses amis. Madame Zola voulait, au contraire, que Bruneau écrive ce livre et c'est le musicien qui finira par servir d'intermédiaire entre Albert Laborde et elle, scellant leur réconciliation.

<sup>2</sup> Joseph Reinach fait paraître chez Fasquelle, en 1903, son troisième volume consacré à l'histoire de l'Affaire Dreyfus dans lequel il évoque notamment le procès Zola.

<sup>3</sup> Cette année-là, Bruneau fait paraître chez Fasquelle, *Musiques de Russie et musiciens de France*. Ce livre contient notamment un rapport destiné au Ministre des Beaux-Arts, consacré à la musique russe, d'après son voyage réalisé à la fin de l'année 1901 et au début de l'année 1902. Il joint également quelques études sur Berlioz, Franck ou Verdi.

**27. Carte au nom de « Madame Emile Zola » bordée de noir accompagnant la lettre précédente.**

Ma chère bonne amie, à la dernière minute, je reçois la lettre ci-incluse. Rendez-moi le service de me la traduire. Comme vous voyez, c'est une lettre d'affaire. J'ai gardé devers moi deux feuilles de comptes, comme ce sont des chiffres, et en livre shilling et pennies, je les comprends<sup>1</sup>. Je mettrai ce mot en arrivant à Paris, ce qui vous dira lorsque vous le recevrez que je suis à Médan.

Je vous embrasse bien fort tous les trois très tendrement.

Alex E Zola

---

<sup>1</sup> Peut-être s'agit-il de l'affaire de San Francisco dont parle Madame Zola dans la lettre précédente. Philippine semble lire aisément l'anglais. Elle a probablement reçu une éducation bilingue car sa mère, Elisa Ford, était la fille d'un miniaturiste anglais établi à Bath, dans le sud-ouest de l'Angleterre.

**28. 28 octobre 1903**

Rome, Grand Hôtel,

Ma très bonne amie, je suis très sensible à votre si affectueuse attention de vous occuper de mes chers petits, et des bonnes nouvelles que vous me donnez d'eux.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre de la mère, me disant aussi qu'ils vont bien, mais en ajoutant que, le bras de Jacques quoique mieux, le médecin qui le soigne aurait préféré qu'il reste à Berck, afin d'avoir des progrès plus rapides, c'est pourquoi j'avais été heureuse du premier projet de la mère qui m'écrivait qu'ils resteraient jusqu'au premier décembre, reviendrait chercher un appartement, ferait son déménagement et repartirait avec les enfants dès les 1ers jour de février. Cela était la sagesse, et dans ma réponse je n'ai pu que lui témoigner mes regrets, d'après ce qu'elle me disait du médecin, qu'ils aient changé d'idée. Il est entendu que rien ne marche comme cela devrait être dans la vie. Pourvu que Jacques n'attrape pas de rhume, il faudra encore s'estimer heureux<sup>1</sup>.

Vous allez bondir, ma chère amie, si je vous dis que j'ai serré la main d'un nationaliste, naturellement, un français, ce qui cependant est la vérité. C'est l'un des fils de Boudauresque ; et ce qui m'indiquerait que ses parents ne le sont pas, c'est qu'il m'a dit s'être éloigné d'eux à cause des continuelles discussions qu'il avait avec sa mère à ce sujet. Au premier moment de son aveu, j'ai cru que j'allais le manger mais comme j'étais dans le bureau d'un directeur de journal, je me suis calmée assez vite, cependant, j'ai vu une certaine inquiétude sur les visage des assistants. Puis, ce garçon m'a ajouté qu'il n'était pas avec ces deux gredins, qu'il les désapprouvait complètement, Rochefort<sup>2</sup> et Drumont<sup>3</sup>, qu'il avait eu toujours pour mon mari une grande admiration, alors je me suis désarmée. Et les raisons qu'il m'a donné [sic] d'être contre Dreyfus sont tellement niaises que vraiment il n'y a même pas lieu d'en discuter avec lui. Toutes les imbécilités [sic] qui ont été dites aussi sur le caractère de notre innocent sont restées gravées dans son esprit. Il est ami, très ami, avec Pierre Quillard<sup>4</sup>, qui lui, n'a jamais pu, non plus, arriver à le persuader de toute l'infamie de cette affaire. Et cependant, le brave Quillard est un fervent des nôtres. Dans ce bureau de journal, je me trouvais avec cet antidreyfusard et un papiste, j'ai tenu tête quand même, on nous accuse de persécuter les congrégations, je leur ai dit, rien de plus simple, prenez-les à votre compte, à nous, elles nous coûtent trop cher, et c'est vraiment à Rome qu'il revient de les avoir.

Voilà un petit incident que je m'étais promis de vous raconter pensant qu'il vous amuserait un instant. Autrement, je n'ai rien à vous dire de nouveau sur les années précédentes, je vis ici un peu comme dans un second chez moi, j'y ai des amis, qui comme ceux de France, s'empressent autour de moi, même un peu beaucoup, car déjeuners et dîners pleuvent, le prétexte est, disent-ils, que je suis ici pour si peu de temps et qu'ils veulent en profiter. J'acceptais plus volontiers autrefois, mais cette année il y a quelque chose de si triste en moi, que je n'éprouve qu'un peu plus de tristesse en acceptant ces invitations, tout en reconnaissant que tous sont vraiment gentils et ne cherchent qu'à me distraire.

---

<sup>1</sup> Concernant la maladie de Jacques, voir lettre 26, n. 5.

<sup>2</sup> Henri Rochefort (1831-1913), Célèbre antisémite, ce candidat boulangiste aux élections de 1889 est condamné à l'exil en Nouvelle-Calédonie d'où il s'échappe pour ne revenir en France qu'en 1895. Il crée alors le journal *L'Intransigeant* qui devient le fer de lance des adversaires de Dreyfus.

<sup>3</sup> Edouard Drumont (1844-1917), C'est en 1886 qu'il publie *La France Juive*, livre dans lequel il jette toute la violence de son antisémitisme. Son journal, *La Libre Parole*, s'opposera violemment à Zola et célébrera tous les acteurs antidreyfusards de l'Affaire, soutenant notamment Esterhazy et Henry.

<sup>4</sup> Pierre Quillard (1864-1912) est un poète symboliste qui collaborait à de nombreuses revues littéraires. Proche des mouvements libertaires, il se lie d'amitié avec Bernard Lazare avec qui il se bat pour la reconnaissance de l'innocence de Dreyfus. Il devient secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme en 1911.

J'ai trouvé madame Lupinacci<sup>1</sup> bien changée, elle aussi a eu de gros chagrins. Madame Luzatto<sup>2</sup> est toujours la même, charmante. Elle m'a envoyé une corbeille de feuillages divers avec des orchidées, vraiment superbe. Ses enfants cette année lui ont donné beaucoup de soucis, tout ont été malade. J'ai retrouvé ma petite amie russe qui est venue me voir à Paris en juin. C'est une bien brave petite femme, elle a deux bébés qui sont à une année de distance et qui ne sont pas sauvages comme certains bébés italiens<sup>3</sup>.

J'ai la carte postale que Suzanne m'a envoyée de son papa, sur mon bureau, et vous ne vous doutez pas, ce qu'il y a de personnes qui, entrant chez moi, voient ce portrait au premier moment, sont frappés de la ressemblance qui existe entre Bruneau et mon cher mari, qui lui aussi est là devant moi, avec ses deux chéris<sup>4</sup>.

Voilà 9 fois que je suis interrompue pendant que je vous écris, mais cette dernière fois, c'est la lettre de votre cher mari qui m'arrive. Vous voyez mes déception en apprenant qu'Antoine<sup>5</sup> vous a encore lâché. Je ne veux pas cependant lui écrire, car il est inutile d'avoir l'air de courir après lui, j'approuve cependant beaucoup Bruneau de ne pas se fâcher, on aurait rien à gagner avec Antoine, qui est un violent, mais pas un méchant homme. Seulement, c'est regrettable tout ce temps perdu pour votre cher mari qui aurait pu commencer un autre travail. Mais tous les directeurs de théâtre sont ainsi. En effet, le mieux est d'aller chez Antoine, de cette manière on gagnera, je l'espère, un peu de temps<sup>6</sup>. Il s'était aussi engagé à voir la petite amie de Denise, il n'y est pas allé, je ne sais si elle a réussi dans son concours au Conservatoire, il paraît qu'elle aurait été contente de s'entendre avec Antoine pour éviter de la perte de temps.

Merci à mon bon ami Bruneau de se mettre toujours entièrement à ma disposition pour tout ce que je peux avoir besoin, mais pour la proposition de Jourdain, je lui ai écrit hier lui demandant aussi si c'était de l'Ile que l'on m'offrait 60 000 Frs, jamais je n'aurais eu une telle prétention, je n'en demandais que la moitié. J'ai fini par déchiffrer complètement la lettre de Jourdain<sup>7</sup>.

J'ai lu dans les journaux que Doyat était sur les rangs pour prendre la place de Roujon<sup>8</sup>, nous ne pourrions souhaiter mieux pour notre affaire. Sur ce, je vous serre les mains et vous embrasse tous les trois avec ma plus vive tendresse.

Alexandrine Zola

double feuille 13x20,5 bordée de noir.

---

<sup>1</sup> Alessandro Lupinacci fit la connaissance des Zola lors de leur voyage italien de 1894. Il était alors attaché au cabinet de Crispi, président du Conseil italien.

<sup>2</sup> Attilio Luzatto était directeur de *La Tribuna*. Il rencontra également les Zola en 1894. Mme Luzatto devient alors une amie fidèle de Mme Zola.

<sup>3</sup> On ne sait rien sur cette amie russe.

<sup>4</sup> On a souvent insisté sur la ressemblance physique entre Zola et Bruneau, notamment après la publication de « J'accuse ! » où l'on apostrophait Bruneau dans les rues de Paris, le confondant avec Zola.

<sup>5</sup> André Antoine (1858-1943), Comédien amateur, il crée, en 1887, le Théâtre-Libre dans une petite salle de Montmartre, qui a pour but de montrer des pièces généralement refusées par les autres scènes parisiennes. C'est dans ce lieu qu'il porte le naturalisme au théâtre en créant notamment *Jacques Damour* de Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola.

<sup>6</sup> A cette date, Antoine dirige le Théâtre-Antoine qu'il a fondé en 1897. Bruneau cherchait alors une scène pour créer l'œuvre sur laquelle il s'apprête à travailler, la *Faute de l'abbé Mouret*. Cette pièce avec musique sera créée par Antoine au théâtre de l'Odéon (qu'il dirige à partir de 1906) le 1<sup>er</sup> mars 1907, avec Edouard Colonne à la direction de l'orchestre.

<sup>7</sup> La propriété de Médan sera vendue peu à peu, les terrains dispersés ainsi que les plantes de la serre et les animaux. La maison est donnée à l'Assistance Publique qui en prend possession en 1905.

<sup>8</sup> Henri Roujon (1853-1914) fut nommé à la Direction des Beaux-Arts, auprès du ministre de l'Instruction Publique, en 1891 ; poste qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1914. Son poste en faisait un des interlocuteurs principaux de Bruneau dans la création de ses opéras.

## 29. 5 mars 1904

Mes bons amis, mon cher petit bonhomme a pris ses cinq bains aujourd'hui à une température abaissée de 31 à 29 degrés, sans qu'il se plaigne trop de ce bain qui était froid. Il a demandé de lui-même le double d'eau versée sur la tête, sentant sans doute du soulagement, ce que hier il ne voulait tolérer la moitié qu'avec répugnance ; aussi nous n'avons eu toute la journée que 38°5 jusqu'à 4h – où la température est revenue à 39. Ce qui n'a rien d'étonnant vers le soir, à cause de la fatigue de la journée. La nuit avait été très agitée et la journée fut calme. Jusqu'ici, tout va relativement bien<sup>1</sup>. Jules y va cinq fois par jour pour les heures de bain<sup>2</sup>. Le médecin dit qu'il s'adjoindrait quelqu'un si la situation s'aggravait. Denise a passé la journée avec moi, disant que sa maison est impossible, qu'elle n'y mange plus, qu'elle est bousculée. Elle va donc venir déjeuner et goûter ici chaque jour pendant la maladie de son frère. C'est ma femme de chambre qui ira la prendre et la ramener à son cours ; de cette manière la pauvre chatte mangera aux heures et ne se tourmentera pas pour les heures de cours, et surtout la malheureuse mère aura plus de temps pour s'occuper de notre chéri.

[Une phrase illisible]

Je vous embrasse bien tendrement tous les trois.

Alexandrine E Zola.

carte 11,5x9 bordée de noir.

---

<sup>1</sup> Il s'agit toujours de Jacques qui suit un traitement à Berck-sur-Mer. Madame Zola accompagne Jeanne et les enfants afin de les soutenir dans ces moments pénibles. Elle surveille de très près les soins qui sont dispensés, ne se privant jamais de montrer sa réprobation lorsqu'elle le juge nécessaire.

<sup>2</sup> Jules et Eugénie Delahalle sont aux services des Zola depuis de nombreuses années et restent aux côtés de Mme Zola après la disparition de l'écrivain.

**30. 26 juillet 1904**

Ma bien chère amie,

Voulez-vous de la pluie, j'en ai à votre disposition, dont je me passerais avec plaisir. Imaginez-vous que je suis arrivée dans une chaleur d'enfer, si toutefois il en existe un. Une température du Sénégal et orageuse au possible, aussi l'orage a éclaté, le jour de mon arrivée à huit heures du soir, dimanche, pour se terminer juste vingt-quatre heures après. Aujourd'hui et depuis toute la nuit, c'est la pluie, la grêle. Oh délicieux ces pays montagneux, mieux lorsque l'on n'y est pas<sup>1</sup>. J'étais si fatiguée que l'orage – toute la nuit, ne m'a pas empêché de dormir jusqu'à quatre heures du matin, où un nouvel orage plus violent, sans doute, s'annonçait. Cette pluie a refroidi le temps, de 28° mon thermomètre [sic] est à 18°. Ce matin, dans mon élégant costume de molleton qui est comme un petit matelas, à 6h je gelais pour traverser la place, et en plus il fait du vent. Tout à l'heure, au restaurant, tout le monde s'est révolté pour un pauvre châssis ouvert à deux mètres cinquante de hauteur.

Mon médecin ne m'accable pas comme traitement, je crois qu'il en a peur pour moi, ça me semble cependant assez anodin ; mais il redoute pour moi les congestions, je ne comprends pas très bien, il était opposé à me donner des bains, ce n'est que parce que je lui ai répondu que j'en prenais tous les deux jours, que je m'en trouvais bien, qu'il m'en a accordé dans les conditions. Mon traitement consiste surtout en boissons, trois quarts de verre par jour. En inhalations et en aspirations ; les premières dans de la vapeur, les secondes sont de gaz d'acide carbonique dans le nez. C'est tout.

Depuis 20 ans<sup>2</sup>, les prix de traitement ont doublé, je me demande si c'est ainsi qu'on travaille pour l'humanité ? en renchérissant des traitements. L'eau n'est pas devenue plus rare.

Je suis dans une chambre au midi, heureusement, le premier jour, j'en étais effrayée, en ce moment, j'en suis bien contente, car dans les couloirs, c'est la Bérésina.

J'avais fait un assez bon voyage, ayant pu être allongée toute la nuit.

Voilà près de quatre pages remplies de ma personne, c'est un peu abusif de vous raser ainsi de moi.

J'ai reçu un mot de Denise et un de Jacques. De lui, son bras sera guéri dans trois ou quatre semaines ; je viens encore d'écrire à la mère de ne pas se fier à la fermeture du bras, comme guérison complète, qu'elle ne doit se fier, pour rentrer, qu'à ce que lui dira le médecin. Que fera-t-elle ??? Les enfants s'amuse, ils sont allés déjeuner à Boulogne avec le médecin Kahn qui a soigné Jacques pendant sa fièvre typhoïde. Ils mangent tous les deux fort bien. Denise tâche de faire des progrès en broderie pour que son col lui fasse honneur<sup>3</sup>. Elle me dit de dire à Suzanne qu'elle est une bonne pâte : quelle folle, cette mignonne ! Son ami

---

<sup>1</sup> A nouveau malade durant les mois de mai et juin, Alexandrine se décide à suivre une cure au Mont-Dore, en Auvergne, même si elle goûte peu « ces montagnes qui l'embêtent trop » (Bloch-Dano, p. 320). Elle loge alors à l'hôtel Sarciron. Elle remplit son verre d'eau trois fois par jour à la « source des chanteuses » ce qui lui donnera, dit-elle à Jeanne, « la facilité d'épater cet hiver Bruneau en lui chantant toutes ses œuvres. »

<sup>2</sup> Cela fait en effet vingt que les Zola se sont rendus pour la première fois au Mont-Dore, en août 1884. A cette date, les vingt et un bains de pieds, les douze bains et douches ainsi que les cinq douches de vapeur coûtèrent 101,65 francs. Ce n'est donc pas sans une certaine émotion qu'Alexandrine revient au Mont-Dore sans son mari à ses côtés. Zola laissa également des notes sur le Mont-Dore, souvenirs de ses voyages en 1884 et 1885 (*O.C.*, XIV, p. 818.)

<sup>3</sup> Les travaux de broderie intéressaient particulièrement Alexandrine qui s'en explique dans une lettre du Mont-Dore envoyée à Denise : « Ta maman me dit que tu te mets très bien à la couture, ça me fait très plaisir, car même lorsqu'on n'a pas à les faire soi-même, ces travaux dans la vie, il faut savoir comment ils se font. Ton cher papa tenait extrêmement à ce que tu comprennes sinon exécutes tout ce qu'une femme doit connaître. Et combien il serait heureux de savoir que tu es si habile aux travaux d'aiguille. »

Paul lui apprend à nager et lui fait boire des coups en lui faisant passer les vagues par dessus la tête, et elle est dans la joie, quoiqu'elle se plaigne qu'il la traite de froussarde.

Je finis ma lettre par où j'aurais dû la commencer en vous demandant de vos chères nouvelles à tous les trois, je veux croire qu'elles sont bonnes, et que si votre jardin est arrosé, qu'il ne l'est pas par un semblable torrent ainsi que celui qui tombe en ce moment.

Bruneau va bientôt avoir fini sa corvée à la « Maison Dubois », ainsi que le « Matin » nommé le Conservatoire. Il m'a fait l'effet d'avoir jeté des vues sur Mlle Vallaudhin, pour l'avenir.

Je n'ai plus de nouvelles de Marguerite depuis qu'elle est arrivée à Evian. Je sais que les premiers jours, elle a dû se coucher. Pauvre Marguerite elle aussi mal hypothéquée [sic] que moi<sup>1</sup>. Je vais lui écrire.

Mille bonnes tendresses à tous et baisers affectueux.

Alex E Zola

une page double + une page simple, 12x13,5, bordées de noir.

---

<sup>1</sup> Elle apprendra la mort de Marguerite Charpentier au retour de son voyage en Italie, en novembre 1904. Mme Zola prend alors en charge la vente annuelle de la Pouponnière. Mme Veil-Picard succède à Mme Charpentier à la tête de l'œuvre sociale qui perdurera jusqu'en 1958.

